FREDERIC LE GRAND







FREDERIC
LE GRAND.



FREDERIC

LE GRAND.

De tous les Princes dont on puisse écrire la vie privée il n'en est point qui présente des détails plus piquans que celle de FREDERIC II. Roi de Prusse. Il regne depuis un demi Siècle. Comme particulier c'est un homme extraordinaire. Ses gouts, ſes talens, ſa façon de vivre offrent cent traits curieux, plaisans, instructifs. Un historien est à ſon aise. Il peut louer, blamer, admirer, plaisanter, & ne jamais être infidèle à la vérité. La difficulté de cette entreprise vient de ce que le Roi de 1784 n'est plus le Roi de 1760. Nous tacherons de la ſurmonter par quelques réflèxions qui aideront le Lecteur.

FREDERIC II. est de la taille de cinq pieds deux pouces; assés proportionné; pas trop bien fait; quelque chose de gauche qui provient d'un maintient gèné. La figure tour-à-tour dure & agréable, mais toujours ſpirituelle. De la plus exacte politesse; le ſon de voix le plus gracieux,



même en jurant ce qui lui est aussi familier qu'a un grenadier; parlant plus correctement le françois que l'allemand, & ne parlant jamais celui-ci qu'à ceux qu'il ſçait ne pas comprendre l'autre; il avoit d'assés beaux cheveux chatain-clair, qu'il friſe toujours lui-même, & qu'il accommodoit assés bien. Jamais il n'a eu de bonnet de nuit, ni de robe de chambre, ni de peignoir, ni de pantoufles. Il ſe ſert ſeulement d'un mauvais manteau de toile fort ſale pour ſe poudrer; toute l'année un habit uniforme de ſon premier bataillon des gardes, drap bleu, paremens rouges, brandebourgs d'argent façon d'Espagne avec des houpes; les Brandebourgs jusqu'à la taille, veste paille unie, chapeau à point d'Espagne d'argent; plumet blanc; bottes aux jambes. Il ne ſçait ni marcher avec des ſouliers, ni porter ſon chapeau ſous le bras. Le devant de ſon habit est couvert de tabac, ſes bottes ſont raccornies.

Il ſe lève a cinq heures, travaille, ou pour mieux dire est ſeul jusqu'à ſix heures trois quarts. Il s'habille à ſept. On lui remêt alors lettres, placets, mémoi-

res & puis les lettres qui lui ſont directement adressées. Il les décachéte lors qu'il n'en connoit pas l'écriture. Ses gens d'affaires entrent à neuf heures, car il n'a point de Ministres. Il dicte à tort & à travers ſes volontés. On apelle cela de la facilité dans le travail. Il n'y a là ni facilité ni travail. La facilité consiste à ſaisir promptement un exposé bien fait & à voir d'un coup d'œil, le parti qu'il faut prendre. Le travail ſe fait en méditant ſur les nombreuses propositions qui viennent de tous ceux que le besoin, l'ambition, rendent ſpéculateurs.

Lors qu'il a parlé un instant de cent choses différentes, il va à la Parade. Autrefois il faisoit faire lui même l'éxercice. Cette parade dure une demi heure. Il rentre ensuite dans une Salle pour voir s'il y a quelqu'nn à lui présenter, ou quelques personnes à écouter. Il y demeure quatre ou cinq minutes & commence ſes révérences, même n'y eut-il que ſes valets de chambre. Il recommence alors ſon travail, ſeul ou avec ſes Ministres, ſi quelque chose d'important n'avoit pas été décidé avant la Parade.



Il ſe met a table à midi & demi, presque toujours avec des Généraux & les Officiers de ſon premier Bataillon. Sa table étoit autrefois de vingt quatre couverts & couverte de ſeize plats y compris potage, hors-d'œuvres, entrées, rotis, entre-mêts. Tout est ſervi à la fois. Il donne à ſon maitre-d'hôtel un écu par tête. Depuis quelques années il n'y a plus que huit personnes, & l'on a retranché la moitié des vins de liqueur. Quelquefois il y a quelques poissons de mer ou quelque gibier extraordinaire, alors il les paye de ſa poche. Son fruit est un peu plus élégant. J'ai vu des gens blâmer cette méthode économique. C'est à tort. Si quelqu'un doit économiser, c'est celui qni n'est pas propriétaire. Or un Roi n'est que l'économe des biens de l'état. Plus il restraint ſes besoins & plus il est estimable.

Son diner dure une heure. Il prend un de ceuxqui ont mangé avec lui, cause & ſe promene environ dix minutes & rentre chez lui après avoir fait les révérences accoutumées. Autrefois il faiſoit venir dans ce moment un de ces

beaux jeunes gens qui font presque toujours grands & bêtes. Cette heure partagée entre le plaisir & le fommeil est fuivie des travaux littéraires. Singuliere façon de fe préparer aux conceptions de l'esprit. Où il écrit, où il dicte, où il fe fait lire.

Autrefois il jouoit de la flute à neuf heures. Son Concert, presque tout composé d'instrumens à vent, étoit un des meilleurs de l'Europe. Il avoit deux Chanteurs & Mademoiselle, Astron italienne, dont la voix pleine & harmonieuse étoit citée. Rarement cependant faisoit-il chanter dans fon petit concert. Il falloit être dans la plus intime faveur pour y être admis, & ordinairement il n'y avoit que quelques uns de ces petits *Messieurs* dont nous avons parlé & auxquels il faut revenir plus d'une fois en écrivant cette histoire. A neuf heures venoient les d'Argens, les Algarotti, les Voltaire, les Maupertuis, mais jamais plus de huit, le Roi y compris & deux Mignons. A neuf heures & demie le Roi étoit fervi. Huit plats. Conversation assés libre,



mais rarement des ſoupers délicieux qu'on a ſupposés.

Lorsque Voltaire n'y fut plus il défendit les gaytés irréligieuses, pendant qu'il étoit ci-devant le premier à les entamer. Il dit que ce ſont de vieux propos cent fois rebattus, qui l'ennuyent. Mais d'autres en cherchent la raiſon dans un ſentiment ſecret de religion. Ce qui les confirme dans cette opinion, c'est que le Roi, qui est ſur un piéd innocemment familier avec Madame de C... femme d'esprit & de mérite, s'entretenant il n'y a pas longtems avec elle, lui dit, qu'il estimoit les personnes fort heureuses, qui pouvoient croire les vérités que la religion nous enseigne; mais que pour lui, ayant une fois pris ſon parti, il ne pouvoit plus changer, & ſes ſujets même à le voir fréquenter les églises ſe moqueroient de lui, & l'accuseroient de foiblesse. Non Sire, lui répondit la Dame; on les verroit verser des larmes de joye, vos ſujets vous aiment, mais ils vous adoreroient alors. Le Roi ne va ni à l'église, ni à la communion; il ſouffre cependant, que les Princes ſes frères communient, ce qu'ils

faisoient toutes les fois que la Reine mère alloit à la communion. Cette Princesse, (qu'il est expressement défendu à Berlin de nommer la Reine douairière) conservoit encore un certain dehors de religion, quoiqu'elle participât à des plaisirs, qui ne convenoient guéres à son âge.

Algarotti étoit un bel esprit qui ne revoit qu'à l'esprit, & tout entier au plaisir de faire de l'esprit. Maupertuis plus sçavant que spirituel étoit jaloux, bourru, mal elevé & presque pédant. D'Argens libertin dès son extrême jeunesse, avoit un ton très aisé & disoit avec confiance ce que tout le monde dit sans prétention. Voltaire se mocquoit d'eux soit parce qu'il étoit extrêmement supérieur, soit parce qu'accoutumé aux plaisanteries il mettoit les rieurs de son coté. Le Roi s'ennuyoit souvent de ces entretiens littéraires, mais la flatterie qu'il a toujours aimé le dédommagoit de la monotonie de l'esprit.

A minuit sonnant le Roi se mettoit au lit. Tel étoit, toute l'année, l'emploi des vingt quatre heures sans jamais varier ces prétendus amusemens. Il faut en excepter le temps des revües & quelques épo-



ques ou la maladie apportoit quelques changemens a cette distribution. Le feu Roi disoit de FREDERIC il a bien de l'esprit, mais s'il en avoit un brin de plus, il faudroit l'enfermer. Vous allez voir, que, quand je ferai mort, Berlin fera inondé de fols & d'esprit forts, de ces gens, qui fe proménent dans les rues, tels que ma mère & ma grand-mère les aimoient, il féduira tout le monde, & fera enrager fes voisins. Il est certain que le Roi fe perd fouvent dans le fublime.

Bien des gens pensent que le feu Roi fe trompoit & que FREDERIC n'a pas l'esprit aussi brillant qu'on l'a cru. C'est ce que nous ne déciderons pas. Bien-est il vrai toujours qu'il en a dix fois plus que le commun des Rois & vingt fois plus qu'il n'en faut pour règner. Sa partie brillante est le militaire dont il est capable de tirer tout le parti possible. Expéditif, faisissant ce qu'on veut lui dire au premier mot, ne prenant ni ne voulant de conseil; ne fouffrant jamais de repliques ni de remontrances, pas même de fa mère, de fa femme, de fa fœur, de fes frères; moins encore de fes Ministres, ce qui



ſe prouve certainement par un esprit ſupérieur. Ce qui le prouve moins encore c'est d'être mauvais plaisant, de dire des duretés au lieu d'épigrammes; & de s'adresser toujours à des gens, qui par leur état ne doivent pas lui répondre & qui par leur génie ne peuvent pas lui faire appercevoir les raisons pour lesqu'elles ils ſe taisent: Ce qui le prouve enfin, c'est qu'il n'a jamais rien compris aux Finances & au Commerce & qu'il n'a pas ſçu tirer parti de l'argent qu'il adore.

Il n'y a pas le même bien à dire de ſon caractère que de ſon esprit. Traitant les hommes en esclaves, ſes ſujets gémissent ſous des chaines terribles. Il ne pardonne aucune faute contre l'exactitude militaire, & ſi ſon intérêt est lézé, il ne chatie pas, il ſe venge. Ces défauts de l'homme ſont compensés par les qualités du Roi.

Il n'a à ſa ſolde que des gens utiles & en état de bien remplir leurs emplois, dès l'instant qu'il n'en a plus besoin, il les renvoie avec rien; mieux ſervi que tout autre avec moins d'argent, donnant peu d'appointements à tout ce qui est grande charge de la Cour, qui ſont toutes *in Par-*



tibus à peu de chose près, n'ayant dans tous ses Etats aucun Gouverneur de Province, ni de Ville; Il commande seul dans les Provinces; & dans les Villes ce sont les Commandans des Régimens qui y sont en garnison; il ne paye aucun Etat-major de place, ces trois articles sont immenses chez les autres Potentats: Un militaire qui pendant trente ans a suivi les grades jusqu'à être parvenu à celui de Général en son rang, s'il en est content il lui donne un Regiment; le grade de Capitaine est lucratif, sans qu'il en coûte au Roi. C'est la justice qu'on rend au Soldat qui fait la fortune du Capitaine: par exemple les Compagnies sont de 110 hommes, le Capitaine peut après la revüe donner 60 congés pour dix mois, le Capitaine touche la paye pour toute l'année comme complet, & le Soldat n'a rien tout le tems qu'il est absent; dans ce qu'il appelle sa maison militaire il y a à Potsdam & à Charlottenbourg soixante Cavaliers à qui l'on a donné le nom de Gardes du corps qui n'ont que la paye & l'habillement de la Cavalerie & reçoivent tout autant de coups de bâton. Le reste de

ſes Gardes est composé de Soldats un peu mieux vétus, avec la paye ordinaire; les Reines, les Princesses, les Princes ne ſavent ce que c'est que d'avoir des gardes, dès que le Roi est ſorti de Potsdam ou de Charlottenbourg ils n'en ont plus; il a un Chancelier qui ne parle jamais, un grand Veneur qui n'oseroit tuer une Caille, un grand Maitre qui n'ordonne rien, un grand Echanson qui ne ſait pas s'il y a du vin dans la cave, un grand Ecuyer qui n'a pas le pouvoir de faire ſeller un cheval, un grand Chambellan qui ne lui a jamais donné la chemise, un grand Maitre de la Garderobe qui ne connoit pas ſon Tailleur; les fonctions de toutes ces grandes charges étoient exercées par un ſeul homme appellé Fredersdorff qui deplus étoit Valet de chambre ordinaire de quartier, Gentilhomme de ſa chambre, & Sécretaire ordinaire du cabinet. Tous les grands ſont payés avec le titre d'Excellence. Toute la Chambre consiste en huit Pages, autant de Laquais, quatre Coureurs, ſix jeunes gens avec l'habillement de différents orientaux, mais tous en couleur de rose & chargés de gal-

 

lons, le reste de sa livrée n'y ressemble point du tout, en général il n'aime que les couleurs douces & dans les appartements qu'il occupe les meubles sont couleur de rose, lilas ou bleu, pour lui, la Reine & la Princesse Amélie. Il n'a pas 130 Chevaux, pas une seule voiture qui vaille 300 flor.; feu son Père aimoit la chasse & avoit un équipage vaille que vaille & celui-ci à son avénement au trône voulut le reformer, le grand Veneur qui aimoit la chasse à la folie représentat que c'étoit un bénéfice pour le Roi & continuat de faire vendre le gibier comme par le passé.

Des personnes, qui prétendent savoir les anecdotes les plus secrettes m'ont assuré, que le Roi & la Reine dans les premiers tems de leur mariage avoient regulièrement vecu ensemble, de quoi le feu Roi avoit eu grand soin de s'informer au juste; mais que le Roi d'aujourd'hui voyant depuis qu'il n'en suivroit pas d'enfans, & se sentant d'ailleurs d'un côté du dégoût pour la Reine, & d'un autre côté de certaines foiblesses, qu'il s'est apparemment attirées par de fréquents

excès de jeunesse, il avoit discontinué de vivre avec ſon épouse, & évité en général tout commerce avec les femmes, ce qui a donné lieu aux conjectures de différentes espèces, que la malice des hommes a formé au des-avantage de ce Prince. On prétend cependant qu'il etoit assez indulgent, pour permettre que l'on l'en dédommageât, pourvu que ces libertés ne produisent pas de témoins vivants, ce qui l'obligeroit de faire du bruit. D'autres assurent que des accidens funestes dans ſa jeunesse le ſoumirent à de rudes opérations & qu'il n'a jamais ôsé mettre aucune femme dans la confidence de ce deshonneur involontaire & qu'il a affiché le mépris du ſexe comme convenable à un Héros. On n'a pas refusé ce titre à César, à Turenne, au Marechal de Saxe.

Il a poussé à l'excès les égards du à ſa mère. Voici un exemple qui le prouve, comme au château de Berlin aussi bien qu'à toutes les autres maisons royales il n'y a pas de ſanctuaires, dont il ne ſoit permis à tout le monde d'aprocher, ainsi de même à Monbijoux, où la Reine-mère réside pendant l'été, tous les fiacres

 

vont jusques ſous les fenêtres de ſa Majesté. Il n'y a que le Roi, qui descende hors de la grande porte, & traverse la cour à pied, quand même il pleuvroit à verse, disant, que s'il temoignoit tant d'égards c'est parce que c'étoit ſa mère, & qu'elle n'étoit pas celle des autres. C'est ici le lieu de donner une idée de la famille du Royale.

La Princesse Amélie Sœur du Roi, est fort aimable; elle est grande Musicienne, accompagne du clavecin, & compose, dit-on, des pièces, qui méritent l'admiration de tous les connoisseurs. Un valet de chambre de bonne mine, que cette Princesse prit à ſon ſervice, contre l'étiquette ordinaire, qui défend cette espèce de domestiques aux Princesses, qui ne ſont pas mariées a un peu excité la médisance; je crois qu'on lui fait tort, quoique ceux, qui la ſoupçonnent, à juger par le goût dépravé, qui regne à Berlin, s'imaginent apparemment de lui faire grand honneur.

Le Prince de Prusse est fort aimé; on loue la bonté de ſon cœur, & depuis quelque tems ſon esprit doit s'être tellement formé qu'on s'en promet beaucoup. On



dit également du bien de la Princesse, fon épouse, quoiqu'elle ne foit ni jolie ni fort fpirituelle; cependant le Roi l'estime, & lui fait de grands présents, pendant qu'il n'en fait jamais à la Reine, dont outre cela les revenus qu'on lui a assignés, font fi minces, qu'elle est obligée de s'endetter. Le Roi aime infiniment les enfants du Prince de Prusse, & prend un foin extrême de l'éducation de l'ainé, qui doit-être fort aimable & plein d'esprit.

Le Prince Henri, est trop hautain pour être aimé, il veut copier le Roi fon frère, mais il s'en faut bien, qu'il puisse atteindre fon original. Il a de l'esprit quand on ne le voit que deux jours. Il parle fentiment, amitié, décence; mais c'est un jargon. Tout le monde le dit grand Général & peu de gens le croient, je ne fçais pourquoi.

Le Prince Ferdinand n'a de prétentions à rien, mais il a une qualité réelle, c'est d'être content de tout. La nature n'a rien fait pour lui. Il a corrigé fon penchant & s'est fait bon homme.

Le Margrave de Schwed est un peu brutal, comme il a toujours été; fon



épouse fœur du Roi a fi bien fû entrer dans fon génie, qu'elle ne le contredit jamais pour conserver la paix dans l'interieur, paix préférable a tout.

Le Margrave Henri frère de celui de Schwed, est d'une belle figure; on a à peu près tout dit, quand on a dit cela, à moins qu'on ne veuille ajouter, qu'il court après tous les tabliers blancs, qui s'offrent a fa vue. Son épouse fœur du Prince de Dessau, est une excellente femme, qui n'aime qu'a jouer aux cartes depuis le matin jusqu'au foir; elle estropie le François, & ne s'est peut-être jamais avisée de fe facher.

Le Margrave Charles n'est pas non plus un grand génie, & court également la pretentaine, au grand regrêt de fa Dame, fille d'un bourgeois, avec laquelle il a vécu bien des années. Il en a eu deux enfans, qui ont été annoblis par le Roi, fous le nom de Carlovitz; le fils en est mort, & fa fille vient d'être mariée au Comte de Schœnburg *de Gauche*, aide de camp du Margrave, qui constituera, dit-on, cette fille héritière de tous les biens dont il lui est permis de disposer.



Le Roi de Prusse avec toute l'économie outrée, dont on l'accuse, ne laisse pas que d'aimer la magnificence. Rien de plus superbe que ses livrées; sa table, quoique frugale, est des plus délicates; il a rassemblé des quatre coins de la terre tout ce qu'il y a de plus habile en fait de cuisiniers. Il mange souvent seul; de tems en tems il soupe en petite compagnie choisie; alors quand il s'abandonne aux plaisirs de la table, il boit souvent plus qu'il ne faudroit; mais jamais de grands verres, sur lesquels il a si bien su mettre un certain ridicule, qu'on n'en voit plus paroitre à aucun régal. L'armée du Roi, qui monte jusqu'au nombre de 200000 hommes, lui coute un argent infini. Cependant il en employoit beaucoup pour les plaisirs, surtout pour les spectacles dont le Roi faisoit seul les fraix. Tout le monde y entre pour rien; il y a des acteurs & des actrices, qui recevoient jusqu'à six mille écus de pension par an. C'est un plaisir de voir les jalousies & tracasseries de ces gens là, qui forment pour le Roi un objet d'occupation tout particulier. Il y eut une fois une sçène ter-



rible à l'occasion d'une Danseuse italienne, nommée Barberini, dont le Roi faisoit un cas infini. Le fameux Algarotti, Comte, comme dit Mr, de Pollnitz, par la grace dn Roi, mais non pas par celle de Dieu, amoureux de cette fille, s'étoit promis avec elle. Des sujets de jalousie les brouillerent; la Barberini va chez le Roi & s'engage de rester encore quatre ans à son service moyennant quoi sa Majesté rompt le mariage; pendant qu'Algarotti en dépit de sa philosophie s'arrache les cheveux, & menace de se vouloir tuer: la Danseuse s'attache à deux autres Cavaliers, dont l'un est officier, & l'autre le fils du Grand-Chancelier Coccée; arrive un nouveau Danseur françois, à qui la sœur de la Barberini demande s'il trouvoit que sa sœur dansoit mieux que la Cauchois, autre Danseuse, qui étoit compagne du Marquis d'Argens, auteur des lettres Juives, & fort fameux dans la république des lettres. Le Danseur François ne balance pas un moment à jetter la pomme à la Cauchois; cela pique la Barberini, qui se trouvant à danser sur le Théatre avec ce françois, ménage si bien



une passade derrière lui, qu'elle lui applique un bon coup de pied; le Danseur rentré dans les coulisses dit mille injures à la Barbarini, qui réclame l'assistance de ses deux galants, pour tirer vengeance de lui. Ces Messieurs endossent leur livrée à une demi douzaine de Soldats, & les mettent en embuscade, pour assommer le Danseur de coups. Il leur échappe, les Soldats sont pris, & les cavaliers encoffrés. L'Officier a d'abord été envoyé à Spandau; pour Mr. de Coccée le Roi, par considération pour son père, a laissé à celui-ci le choix de dicter lui-même la sentence. Le Grand Chancelier condamna son fils à être mis pour trois ans à Spandau; mais le Roi en abrégea le terme, & il n'a été envoyé en prison, que pour six mois. Nous nous sommes un peu étendus sur cette avanture, qui ne mérite guères d'attention; mais on en avoit parlé beaucoup dans le tems.

Les bâtiments que le Roi fait, forment un autre objet de dépenses. Ils sont tous d'un goût exquis, & les ameublements des plus superbes. La maison d'Opéra où l'on



a épuisé tout l'art de l'ancienne architecture grecque & romaine, la nouvelle église du Dom, le vaste & belle maison des Invalides, la Bibliothèque, les embellissements du Château de Charlottenburg & celui de Potsdam éterniseront pour jamais le nom de leur fondateur. On ne sauroit assez admirer la maison de plaisance, nommée Sans-Souci, que le Roi a fait bâtir près de Potsdam, & vis-à-vis de laquelle on va en bâtir encore une autre pour perfectionner la beauté de ces avenues. Le jardin, les berceaux, les colonades, les meubles de la maison tout cela est superbe, & dans un goût tout nouveau. Il y a des gens, qui ne peuvent concevoir comment le Roi peut fournir à de si horribles dépenses, ils s'imaginent qu'il épuise les thresors que le feu Roi lui a laissés, d'autant plus, qu'on ne contracte pas de dettes, & qne tout le monde est exactement payé. Mais comme il est bien certain, que ce Prince roule toujours de grands projets dans sa lête lesquels ne sauraient, s'exécuter sans argent, il est, ce me semble, à présumer, que le Roi avec toutes les dépenses qu'il

ſait, ne laisse pas de ſe conserver une poire pour la ſoif. Il faut convenir, que c'est un grand Prince, qui a un vaste génie & de rares talents, écrivoit un jour l'homme qui peut être l'a le mieux connu. Nous transcrirons ſa lettre. „Il affecte bien de paroitre juste, généreux & compatissant; mais cela n'empêche pas, qu'il ne ſoit d'un caractère fort bizarre & très dangereux, ayant un goût ſi décidé pour le faux, & pour le méchant, qu'aucun homme de probité ne peut ſe conserver dans ſon esprit, & on a ſouvent observé que quand un tel lui est d'abord revenu beaucoup, il ne s'est pas plustôt apperçu, que c'étoit un homme droit & honnête, qu'il s'en est dégouté. Il n'y a que les gens artificieux, rampants, qui n'ont ni ſentiment, ni religion, qui prospèrent auprès de lui; il a même la foiblesse d'être ſensible aux plus basses flatteries, il faut avouer aussi qu'il donne ſouvent à gauche, & qu'avec tout le brillant, & toute la pénétration, ſon esprit a quelquefois des écarts, qui avec un peu moins de fortune, qu'il n'a eu jusqu'ici, lui



auroient déja pu attirer une ruine totale. Les ſuccès étonnants, dont la Providence divine, pour le chatiment des uns, & pour le bonheur des autres, a jusqu'à présent accompagné ſes entreprises les plus hazardeuses, l'ont tellement enflé & en-orgueilli, qu'il ſe méconnoit ſouvent, & qu'il ſe croit tout permis & tout possible. Il est impénétrable, & ne demande conseil à personne, ne communiquant ſes idées aux Ministres, que quand il ne peut plus s'en dispenser, pour les voir exécutées; quand il forme ſon ſystême, ce n'est qu'accidentellement qu'il l'ajuste à l'intérêt permanent de ſa maison, ſa gloire personnelle étant toujours ſon but principal. Les politiques perdent leur latin avec lui, on ne peut guères raisonner conséquemment ſur ſes idées. Il a trop trop de rats, & trop de ſingularité dans ſa manière de penser. Il hait mortellement la maison d'Autriche, qu'il regarde comme ſon ennemi naturel & héréditaire. Il a ſouvent dit, qu'il ne pourroit jamais ſe tranquilliser au ſujet de cette maison, avant qu'on lui ait enlevé les pays-bas, ſes possessions en Italie, & pris des me-

sures, qui l'éloignassent du thrône Impérial. Avec ces ſentiments il est aisé de croire, que la France ſoit ſa Cour favorite; aussi est il entouré de gens qui tirent de grosses pensions de la France, comme Mr. le Comte de Rothemburg & plusieurs autres, qui lui ſoufflent continuellement des ſoupçons contre l'Impératrice & ſes alliés; le Roi a une joye ſecrette du malheur des Hollandois, il convoite le Gueldre, il cherche noise à ces Républicains, & ſouhaite leur ruine, espérant que cela attirera de riches Négocians dans ſon pays. Il fait tout au monde pour les y inviter, & en général c'est ſa maxime de rassembler chez lui tout ce qu'il y a de plus opulent ailleurs; c'est par ce même principe, qu'il a offert le bâton de Maréchal au Comte Sulkoffsky, s'il vouloit ſe transporter à Berlin avec ſon bien, qui est fort conſidérable, montant à cent mille écus de revenus. Le Roi ne ſe met guères en peine de l'Angleterre, qu'il regarde comme hors d'état de donner le branle aux affaires, tandis que les vues intéressées de ceux, qui divisent la nation, & le caractère du Roi, qui la



gouverne, ſubsisteront. Outre cela la Cour d'Angleterre a trahi en plus d'une occasion une ſecrette inclination à ne pas s'opposer à l'aggrandissement du Roi de Prusse, afin de tenir la maison d'Autriche un peu plus en respect, dont les hauteurs insuportables ont ſouvent été incommodes aux Puissances maritimes. Le Roi ſe moque de la Cour de Dresde, qui a beau réclamer, en vertu de la paix, 3000 prisonniers de guerre & 500 Miliciens qu'on détient encore. Les Ministres quand ils ſe voient ſollicités par l'Envoyé de Saxe, haussent les épaules, & disent que le Roi ſe fache, quand on lui en parle; c'est là toute la reponse, qu'on en peut tirer, & les traités restent dans l'in-exécution. Il turlupine en général les Miniſtres étrangers, résidens à ſa cour, que c'est une bénédiction; il les fronde & les gracieuse ſuivant que cela lui tombe dans l'esprit. La pluspart de leurs depéches ſont ouvertes à la Poste, qu'on dit toujours arrivée quelques henres plus tard qu'elle ne l'est en effet. On prétend, que le traité, que le Roi a nouvellement fait avec la Suède n'est pas ſi innocent, com-



me on a voulu le persuader au public; si on suppose des vües secrettes, il est aisé à voir que c'est la Russie, dont il s'agit: c'est présentement la puissance, qui excite le plus l'attention de Sa Majesté Prussienne. Mr. de Bulow, Ministre de Saxe, dit en badinant, qu'on ne craint guères le bon Dieu à Berlin, mais les Russes beaucoup; depuis qu'on a parlé de leur marche, comme d'une chose certaine, on a remarqué que le Roi a eu de certaines inquiétudes & réveries, telles qu'il a coutume d'avoir, quand il mitonne quelque grand projet. Malgré ses dissimulations, & déguisements il se trahit quelquefois, tant il est difficile, que la vérité échappe au grand nombre d'observateurs, uniquement attentifs a étudier un seul, & à lire jusque dans le fond de son cœur. On n'a plus douté, que le Roi ne méditat quelque nouveau dessein. Les libéralités tout nouvellement faites aux veuves & orphelins des Soldats tués à la guerre, ont plutôt paru un moyen prodigue d'encourager les troupes, que l'effet d'un bon cœur, & d'une ame généreuse. Les ordres, donnés sous main, de mettre l'ar-



tillerie, les équipages des Officiers & tous les utensiles de la guerre en état, ont augmenté les ſoupçons des ſpéculatifs. Un autre phénomène a paru. On ſait que le Roi étoit brouillé avec le Marechal Schwerin; qui est ſans contredit le plus expérimenté de ſes généraux; & le Roi a toujours paru jaloux de lui & de ſa gloire. Il y a quelque tems, que Schwerin écrivoit à ſa Majesté & lui demandoit la permission d'aller la voir. Le Roi lui répondit en termes fort obligeants; mais qu'il étoit pourtant obligé de lui dire, que ſes écarts & ſes insuportables hauteurs, fautes, qui s'il avoit été en Suède, lui auroient peut-être attiré le ſort de Löwenhaupt & de Buddenbroik, lui étoient ſi odieuses, que ſans qu'il s'humiliat & reconnut ſon tort, il ne pourroit jamais plus le voir. Après une réponse d'une telle nature, on ne s'attendoit à rien moins qu'à voir reparoître Schwerin à la Cour, lorsque le Roi lui envoya il y a quatre ſemaines une estaffette, pour l'inviter de venir à Berlin; il lui a fait depuis mille avances, l'a accueilli le plus gracieusement du monde, s'est enfermé avec lui des heures entières,



& l'a distingué beaucoup, le tout pour l'empêcher, qu'il ne passe au ſervice des Hollandois, qui l'ont demandé, & peut-être aussi parce qu'il croit avoir besoin de lui dans la conjonƈture présente. Schwerin lui même est persuadé, qu'il n'est redevable de ce retour, qu'à de certaines vües intéressées. Il s'est également enfermé avec le Prince de Dessau, & avec Mr. de Borck, Ministre de la guerre, comme aussi avec le Général Keith, qui, par parenthèse, a tiré une pension de Sa Majesté Prussienne depuis quatre ans, qu'il étoit encore au ſervice de Russie. En quittant là bas il a donné un revers par écrit, & s'est engagé ſur ſon honneur de ne ſervir jamais, que le maitre, ſous lequel il étoit né, & nommément un Roi d'Angleterre de la maison d'Hanovre; car il a ci-devant été du parti du Prétendant, & quoiqu'il ſe ſoit reconcilié avec le Roi George I. il a pourtant toujours entretenu de ſecrettes correspondances avec les Jacobites. Ce revers a été envoyé en copie à Mr. de Kayserling Ministre de Russie à Berlin, pour reprocher à Mr. Keith ſa contravention, & ſon peu de bon-



ne fois mais celui-ci s'en est mocqué. On forme toutes fortes de conjectures fur les projets de Sa Majesté Prussienne, fans qu'on puisse deviner au juste. Il est conftant qu'il n'y a rien, à quoi on ne puisse s'attendre de la part d'un Prince puissant & inquiet, plein d'ambition, & enhardi par le bonheur, qui a jusqu'ici accompagné fes entreprises. Il ne me reste qu'un mot à dire fur les nouveaux arrangements, qu'on va faire ici, par rapport à la justice, fous la direction de Mr. de Coccée, à qui fes foins ont déja valu le cordon de l'aigle noir, & le titre de Grand-Chancelier. Cet ouvrage est d'une grande étendue; dont ceux même qui en font les premiers mobiles, ne fauroient ni embrasser l'idée, & toutes les difficnltez, ni par conséquent en garantir la réussite. Jusqu'à préfent on s'occupe encore à faire maison nette, c'est-à-dire on travaille à force, pour terminer tous les vieux procès, en abrégeant le cours des formalités ordinaires. On espère d'avoir fini en quatre ou fix mois. Alors il s'agira de mettre en train la nouvelle méthode, qui doit purger les cours de justice, des

retardement & chicanes, qui jusqu'ici ont fatigué & appauvri les plaideurs. On rognera furtout les ongles aux Avocats, mais cela d'une manière, qu'un honnête homme embrassera difficilement ce métier, vû qu'on fait dependre fon fort du caprice des Juges, qu'on fuppose partout être des Anges, ou des gens plus infaillibles que le Pape. L'incertitude du droit doit être levée, & les contradictions des loix corrigées par la publication d'un nouveau code, en abolissant les dispositions du droit civil & canonique, qui jusqu'à présent ont formé le champ de bataille des fabulistes. Le projet est beau, mais l'exécution felon moi en fera bien difficile, pour ne pas dire impossible; en évitant un écueil, on en trouvera dix autres dans fon chemin. Généralement parlant cette affaire ne me paroit pas assez digérée, & elle a tout l'air d'un coup d'essai, qui n'est guères permis dans un objet de fi grande importance, d'où dépend le bonheur de tant de personnes, & où il s'agit d'une révolution entière. toujours hazardeuse, & fouvent fatale. Je me trompe fort, ou Mr. de Coccée, plus oc-



cupé peut-être de ſa propre gloire & de ſes intérêts particuliers, que du bien public, en ajustant ce projet en a donné beaucoup au hazard ſans percer cette nuée d'obstacles, qui n'auront pas manqué de s'offrir à ſa vüe, & qu'il espère ſans doute d'écarter à meſure qu'ils naîtront. Enfin, il faut voir, comme il s'en tirera. Le Roi doit avoir l'idée de former à Berlin un Parlement, comme celui de Paris. La France donne les modes en tout au reste de l'Europe; pourquoi la justice en feroit-elle exempte?

Cette lettre renferme de ces vérités que les historiens ne retrouvent plus. Après un certain temps. Ils ne font que raisonner, conjectures. Au lieu que celui que nous citons peignoit & révéloit le vrai.





ANECDOTES LITTERAIRES.

Un grand homme doit être considéré ſous toutes les faces. FREDERIC a été général; il est curieux de connoitre ſes principes & ſes rivaux; il a été homme de lettres, il faut le voir dans les tracasseries littéraires, dupe de cet esprit qu'il a tant idolatré, victime de ces ſpirituels ingrats qu'il a voulu associer à ſa gloire, ennuyé de ces conversations épigrammatiques, & de ces ſoupers ſi loués par ceux qui y assistoient, enviés par ceux qui n'en étoient pas & prisés à leur juste valeur par ceux qui connoissent les hommes, les cours, les beaux esprits & les Rois; il n'a pas cru au prejugé du ſang, voyons comment il s'est tiré de l'exigence des frères, des prétentions des cousins, des ſollicitations des nieces, des convenances royales; ſes ennemis ont été nombreux & puissans; examinons comment il a trompé les uns, vaincu les autres, entrainé ceux-ci, bravé ceux-la, & comment enfin tout a cédé à ſon génie; il a voulu être le fondateur d'une ville ou



du moins l'embellir. On le verra forcer les arts qu'il n'a jamais connus à l'immortaliser de cette façon comme la guerre & les ſuccès l'ont éternisé d'une autre.

Il ſemble que la qualité de Littérateur n'a jamais été ſeparée de l'auguste fonction de Roi. On connoit ſon foible pour Voltaire dont il adora l'esprit & n'aima jamais beaucoup la personne. Voltaire en effet avoit un regard malin qui ne peut jamais réussir dans une cour puisque ce regard desavoüoit tout ce que la flatterie lui inspiroit. Jettons un coup d'œil ſur cette foule ſçavante que le plus grand des Rois a rassemblé autour de lui & voyons ſi le choix que Salomon fit en demandant à Dieu la ſagesse a été effectivement un choix ſage. Sans doute il n'entendoit pas la ſagesse des ſages du jour qui ne donne que des idées à l'esprit ſans imposer de loix au cœur & à la conduite.

VOLTAIRE. Si ce grand homme avoit ſçu mettre en bon ſens & en jugement & en conduite le tiers de ſon esprit, il eut été les delices du Siécle & je tremble que peut-être un jour il n'en ſoit l'admiration & le mépris. Il pouvoit mourir mais non



pas vieillir & quand il feroit parvenu à l'age que fe donnoit l'imposteur St. Germain il auroit toujours eu dix huit ans par la tête. Bien des gens disent qu'il ne falloit le regarder que comme bel esprit. On revenoit bientôt de cette espèce d'amusement. On aimoit mieux le lire que de l'entendre. Ses fusées n'étoient pas égales au travail de fes veilles & beaucoup de gens dont on ne parle pas ont eu l'esprit plus aimable que le fien. On a fait de lui cent portraits. Nul n'est ressemblant. C'étoit fans doute l'être le plus étourdi & le moins reservé avec fes amis, mais il y avoit quelque chose de fi fingulier & de fi paradoxal dans la composition de fon être qu'on fe trouvoit à tout moment dans des terres inconnues.

Par exemple fa fensibilité aux critiques est extrême & il reçoit avec reconnoissance les remarques fur fes ouvrages. Quand il a été dans une cour il y plaisoit, & cependant c'étoit un grand homme déplacé, tiré de fon cadre & mis dans une position ou il ne présentoit que des foiblesses & des défauts. Il falloit l'occuper fans cesse de poësies, & d'histoire, & ne



lui laisser aucun loisir pour se livrer aux petites passions qui conduisent à des grandes erreurs. Au reste il y a peu d'humains à qui cela n'arrive. Nous devons nos vertus aux circonstances; mais on le remarque dans Voltaire, & non dans la pluspart des autres hommes.

MAUPERTUIS étoit pedant, persécuteur, bouffi d'orgueuil, mais ni Rodomont ni Matamore, il ne croyoit pas en Dieu & alloit à la Messe croyant qu'il étoit du bon ton d'avoir de la Religion. Son aversion pour les allemands alloit au point qu'il leur refusoit le moindre éloge, les moindres découvertes, aussi lui rendoit on cordialement la haine qu'il montroit, & disoit lorsqu'il fut fait President de l'Académie, que c'étoit un tyran qui regnoit par la crainte sur des sujets qui l'abhorroient. On ne parle plus aujourd'huy que de son tombeau & ses reves physiques n'occupent pas même les écoliers.

L'ABRE DE PRADES avoit l'extérieur d'un Apothycaire, peu ou point d'usage; l'air embarassé & imprudent; la physionomie fausse, le regard

incertain, le fouris niais; rien de plus fouple avec fes fupérieurs & de plus insolent avec les malheureux qu'il commandoit ou par fes idées ou par fa fituation. Ni génie, ni agrément, une vivacité d'écolier, des phrases ignobles, une gazette de caffé; on l'accusoit d'être athée, on avoit tort. La fortune est une divinité. Il la reconnoissoit & l'adoroit très religieusement. Présomptueux, indiscret, ennemi implacable, ami timide & inconstant. On disoit à Berlin que c'étoit le plus mauvais présent que la France put faire à l'Allemagne. Sçavant dans l'histoire ecclesiastique, gay dans la conversation, plein de douceur & d'aménité pour ceux qui le voyoient rarement. On lui accordoit de l'esprit quoi qu'on fçut qu'il ne fut pas l'auteur de la trop célébre these qui le fit exiler de la France. On exiloit alors à bon marché. La Sorbonne encore plus ridicule qu'aujourd'huy aimoit les coups d'éclat & ne s'en est guerie que lorsque les plaisans ont fait justice des Riballier & consorts.

LE MARQUIS D'ARGENS estassés connu pour ne pas répéter ici fon portrait.



Bon homme, fort sale, un peu bas, grand compilateur, de l'esprit comme-ça; de la mémoire plutôt que de l'esprit & croyait que l'on étoit quelque chose parce qu'on est auprès d'un Roi.

LE COMTE ALGAROTTI. Plein d'esprit, d'affectation, d'amour propre, de ridicule françois par l'esprit, italien par le caractère, desagréable en société, souvent exposé aux plaisanteries royales, & les recevant comme une faveur.

LA METRIE étoit un bouc impie, gourmand comme une autruche & faisant gloire d'une brutalité qui revoltoit les athées comme les devots.



Le Roi de Prusse a eu une conversation avec Gellert qui est imprimée dans les œuvres de celui-cy. Voici comme il l'a depeint dans une lettre. „ Ce petit bourru de Gellert est réellement un homme aimable. L'anglois le plus anglois n'eut jamais un Spleen si bien etoffé. C'est un hibou que l'on ne sçauroit arracher de son reduit; mais le tenez vous une fois, c'est le philosophe le plus doux, le plus gay, le plus aimable: un

esprit fin. Toujours nouveau, toujours ne ressemblant qu'à lui même. Pour le cœur il est d'une bonté attendrissante. La candeur & la verité s'échappent de ses levres, & son front peint la droiture & l'humanité. Avec tout cela on est embarassé de lui, du moment que l'on est quatre personnes ensemble. Ce babil l'étourdit, la timidité le saisit, la mélancolie le gagne, il s'égare, il s'oublie & l'on n'en tire pas un mot. Voila l'homme. Je l'aime de tout mon cœur quoi que je ne sache qu'en faire, & vous en affolerez si jamais vous le connoissez, car ce n'est pas le connoitre que de l'avoir vu une fois comme vous l'avez fait.

Quant à Gotschedt qu'il vit aussi à Leipsig ainsi que sa femme, Voici ce qu'il en disoit. Chez les Gotscheds il se fait une singuliere circulation entre nous. Le mary decouvre tous les jours de plus en plus les bornes étroites de son génie, & la femme l'étendue de son esprit, & la bonté de son caractère. C'est ce que l'on appelle un sot profondement instruit, un vrai magazin de sçavoir, ou tout est rangé alphabéthiquement, mais qui lui mê-



me n'entend pas ce qu'il contient. Elle en revanche, sçait avec discernement, & a la conduite & la prudence d'un homme sage, avec la douceur d'une femme aimable. Ils ont le cœur bon tous deux. Ils sont serviables & obligeants, mais ils sentent toujours la poussière de la bibliothèque & jamais le grand monde.

* * *

LA BEAUMELLE aussi étourdi que Voltaire, plus sensible que Maupertuis, plus ingénieux que d'Argens, moins adroit qu'Algarotti, vouloit les supplanter tous & peut-être en fut venu à bout si le Roi l'avoit voulu voir, mais on le prévint contre lui parce qu'on se défioit de son tour d'esprit, & qu'en effet il possedoit celui qui plait aux grands. Il consiste à medire avec gayté & à flatter avec adresse.

* * *

On envoya à Berlin d'après la demande du Roi Mr. de la Lande, Astronome de dix sept ans. L'objet de sa mission étoit d'observer la Lune & de trouver la Parallaxe. C'étoit le fils d'un Apothicaire de Bourges, destiné par Mr. de Maupertuis

à l'histoire des nouvelles découvertes. Il y avoit alors à Berlin un Astronome nommé Piés, aussi ſemillant que ce jeune François quoique Souabe de nation. Ils étoient en guerre du matin au ſoir & leurs disputes amusoient fort Sa Majesté. Elle avoit deviné aussi que Maupertuis avoit laché Mr. de la Lande contre la Beaumelle craignant que ce dernier ne devint Lecteur du Roi. La Lande ſe mettoit aux genoux des Dames, leur baisoit les mains, & s'avisa un jour d'être fort jaloux du vieux Feld-Marchal Schwerin qu'il trouva chez une Dame fort aimable qui avoit la bonté de recevoir l'Astronome & ſe mocquoit de lui. Le Roi & la cour s'en amusèrent mais à la fin on le retira d'un théâtre ou il ſe couvroit de ridicules.

* * *

Maupertuis crachoit le ſang depuis trois mois. On desesperoit de ſon rétablissement. Le Roi lui envoya ſon Médecin avec le billet ſuivant.

„ Je vous envoye le Sr. Cottenius un
„ des plus grands Charlatans de ce pays.
„ Il a eu le bonheur quelquefois de réus-

„ sir par hazard & je ſouhaite qu'il ait le „ même ſort avec vous. Il vous ordon- „ nera bien des remèdes. Pour moi je ne „ vous défends que les liqueurs, mais je „ vous les defends entièrement. „

* * *

Après que la fameuse diatribe quil fit éxiler Voltaire eut paru, on fit circuler dans le public à Berlin une autre brochure intilée *Voyage à la ville latine, par Mr. Kœnig*. L'on depeint la ſituation de la ville. Elle est ſur une espèce de hauteur & environnée de fortifications de la façon de Mr. le Fevre. (Ce le Fevre est un Capitaine de l'Artillerie, qui est un espion & une ame damnée du Président de Maupertuis, c'est lui qui le premier à decouvert chez l'Imprimeur de Potsdam la diatribe fameuse qui a anéanti Maupertuis, & qui a donné le tocsin de toute l'incendie avenu dans le monde littéraire.) Ces fortifications ne ſont que des gardes fous. Les portes de la ville ſont gardées par des géants, ce ſont des patagons. Le chateau du Seigneur de la ville est bati ſur le plan des petites maisons de Paris. Dans ce Chateau ſe trouve un temple ou

l'on adore la folie, non une folie gaye & aimable, mais pedantesque & soumise. A ses cotés on voit la vanité, l'ignorance & l'intrigue. L'on conserve dans le temple les loix fondamentales de l'état. En voici deux des principales. L'on condamnera au feu tout ceux qui écrivent contre des ouvrages ridicules. L'on ne paroitra point devant le visage du Seigneur de la ville sans faire un discours à sa louange. Dans la suite de celui que Mr. le Fevre fit à l'honneur de Mr. de Maupertuis ou ce niveleur privilegié de Mr. le Président compare l'Académie à un jardin emaillé de fleurs & cet homme illustre à un grand arbre planté au milieu qui leur donne de l'ombre sans leur donner de fruit. On suppose ensuite que c'est dans les environs de la ville que la terre doit être creusée qui doit descendre jusqu'au noyau de la terre. Tous les Princes Souverains du voisinage ont envoyé des deputations à Mr. le Président pour le prier de ne le point faire dans leurs états. Mais il les renvoya tous à son niveleur à qui il en a laissé le soin ny entendant rien lui même.



La pièce finit par les occupation & les plaisirs du Seigneur de la ville qui sont un peu cruels & un peu sensuels, & ses lettres sont encore mal menées sans qu'il y ait beaucoup de nouveau.

Tel est le canevas de cette singuliere pièce, qui, pourroit empecher d'être plus longtemps en suspends si elle est l'ouvrage de la même main qui a fait bruler la première diatribe par le bourreau; lequel est aussi l'auteur *des Lettres; au public.* Que dites vous de ce phenomène. Il n'est pas encore decidé si la pièce sera rendue publique. J'en doute actuellement, Maupertuis est à Potsdam depuis deux jours, & je conte qu'il fera assez d'intrigues pour l'empecher. En attendant elle ne restera point secrette, & elle éclatera avec le temps, car elle est entre les mains de l'ennemi du Président, qui la emportée avec lui, avant de partir de Potsdam.

* * *

Lorsque Voltaire & Maupertuis eurent été renvoyés de Berlin, l'un pour avoir eu trop d'esprit & l'autre pour en avoir trop peu, on pensa à remplacer non ces grands hommes mais ces grands noms par

le celebre Haller. On le fit fonder. Il étoit fur le point d'accepter. Un homme de Berne lui dit, „ Il ne convient pas à „ un homme comme vous de fe laisser „ foudoyer par un Roi bel esprit. Vous „ deviendrés un petit auteur ou l'on vous „ trouvera un grand pedant. Les Philo- „ sophes les Rois n'ont pas encore trouvé „ le fecret de pardonner, c'est le partage „ de la modeste ignorance. „ Pardonner quoy? S'écria Mr. de Haller; Vos fuccès dans tous les genres & entre autres le premier rang alors parmi les Poëtes allemands. Haller réfléchit & refusa.

* * *

Lorsque l'Abbé de Prades fut apellé à Berlin il s'éleva une guerre de cour à fon occasion. La moitié des beaux esprits qui fervoient d'ornement au thrône & qui fembloient avoir fait une légère trêve ou du moins une fuspension d'armes entre eux, Cette moitié qui fe tenoit fur la defensive fe declara pour lui, tandis que l'autre l'attaqua avec indécence. Le vieux Général de *** disoit un foir *je fuis faché que vous foyés ici*, Monsieur; pourquoy dit l'Abbé, parce que vous avés au-



tant d'esprit que les autres & que le Roi depuis vingt ans malgré toute ſa puiſſance n'a reuſſi encore qu'à faire des ingrats.

* * *

Il y a ici depuis trois mois un jeune Seigneur italien qui fait un perſonnage bien ſingulier. Il est beau & bien fait, il a l'air d'un petit maitre mais il ne l'est point. Il a l'esprit aussi cultivé, qu'éxtraordinaire. Une grande douceur dans les manières. Nulle fausseté, aucune pretention, s'étendant beaucoup cependant, n'ayant rien d'outré dans les principes & outrant cependant les fantaisies. Capable de raison plus que jeune homme que je connoisse, reconnoissant, généreux, point médisant, mais point fléxible, point prevenant. Plein de complaisance du moment que l'on en a pour luy, ennemi de la dissipation, ſe renfermant pour travailler, mais travaillant trop ſur des bagatelles. Galant ſans libertinage, ſerieux quand il est dans ſon naturel, aimable alors autant que possible; deplacé, desagréable même quand il veut badiner, ayant toute cette probité



delicate qui redouble de prix par la manière de la témoigner, ne s'affichant pour rien, ayant les deffauts des vieillards, & quelques uns de ceux de la jeunesse, mais ayant aussi les vertus de l'age meur avec les avantages de cette même jeunesse, ne ressemblant qu'à lui même. N'imitant rien, n'enviant personne, voulant ſurpasser tout le monde en merite, ſans amoindrir l'éclat de celui des autres; capable d'amitié mais ſans enthousiasme, ayant un amour propre excessif. L'avouant, ſe plaisant à le nourir, non comme une passion basse & interessée, mais l'envisageant comme laſource de toutes les vertus. Enfin ayant assés d'esprit, pour n'avoir jamais recours aux ressources des petits génies, aux profanations, aux impietés ou aux gravelures, ne l'ayant pourtant point du tout brillant, aimant mieux écouter que d'être écouté, profitant de tout, s'apropriant toutes les verités & ne ſe lassant point de recueillir dans le génie des autres de quoi enrichir le ſien. Beaucoup plus ardent à s'instruire, qu'à ſe faire aplaudir, preferant la vérité à tout, detestant les ruses, l'intri-



gue & l'adulation, ſans ambition, ſans héroïsme, mais très verd & presque brusque dans le commerce de la vie, en un mot un paradoxe complet, orgueilleux & plein d'humilité, vif & froid, galant & philosophe, ſerieux & gay, ſevère & facile, je vous avoue que ce contraste continuel m'a prodigieusement diverti.

Le Roi depuis a donné ſa confiance à un Marquis italien que les uns disent encore plus rusé que le Roi lui même. Ce qui est ſur c'est qu'il a prévenu le dégout qui chez le Prince a toujours rapidement ſuccedé à ſes passions littéraires. Une des raisons pour laquelle le Marquis Lucchesini s'est ſoutenu ſi longtems c'est qu'il ne fait ni vers ni prose pour être lus. Il a assés d'esprit pour admirer & point assés pour être un rival. Personne n'a mieux rempli que lui la place perilleuse de favori il faut véritablement avoir beaucoup d'esprit pour n'en avoir que ce qu'il faut.





ANECDOTES SUR LES AMIS & LES ENNEMIS DU ROI DE PRUSSE.

Ce qu'on vient de lire donne une idée des personnes que le goût de la littérature avoit rassemblé autour du Roi. On voit que la pluspart des auteurs doivent être lus, & qu'ils n'ont point ce tact, cette aisance que les gens du monde possèdent & qui, bien plus que l'esprit, fait le charme de la société.

Envisageons FREDERIC sous un autre point de vüe, & voyons quels furent ses amis & ses ennemis dans la politique & comment il se conduit dans les affaires d'Etat, lorsque pour un moment il suspend sa lyre, où laisse reposer sa plume.

La première & la plus célebre de ses ennemie fut l'Imperatrice-Reine Marie, la plus grande Princesse, & la plus aimable femme de ce siècle. Son esprit étoit aussi excellent que tout le reste de ses attributs. Dons de la simple nature, l'art ni la culture n'y entroient pour rien. Elle s'étoit formé un stile qui ne ressem-



bloit à aucun des autres. Sans avoir jamais lu; la justesse de son esprit & sa grande pénétration lui présentoit toujours le mot propre. Des Femmes très spirituelles & du meilleur ton, des Ministres éloquens & remplis de vües profondes, des Philosophes & des Poëtes répandent dans leurs conversations un sel, un agrément qui subjuguent les gens d'esprit; mais ils n'ont pas ce rayon lumineux qui porte un jour nouveau sur les questions qu'on agite, tel que l'avoit cette Princesse extraordinaire. On feroit tenté de faire un paralelle entre elle & le grand Frederic, si depuis longtems Plutarque n'avoit gâté le métier: Mais tout ce qu'on dit de son esprit ne doit être regardé que comme une préparation à ce qu'on doit raconter de son cœur. On ne doit pas être fort prévenu en faveur de celui des Princes en général; mais soit enthousiasme, soit pouvoir irrésistible, soit vérité, on admiroit dans cette Impératrice un caractère vrai & persuasif de bonté & de droiture. Elle ignoroit de ces tours, l'usage de ces mots que l'on a appirs aux Rois & dont ils nourissent la va-

nité des particuliers. Marie Thérèse écoutoit tout le monde ſans être préparée à faire une réponse arrangée dans ſon cabinet avec ſes Ministres. Elle l'apprenoit dans le discours qu'on lui adressoit. Les momens qu'elle accordoit appartenoient à celui qu'elle écoutoit parce qu'elle étoit occupée de ſon affaire. Jamais de défaites, d'espérances, de promesses; un refus juste, ou une grace prompte. Telle étoit l'ennemie de FREDERIC; il faut avouer qu'il est malheureux d'en avoir de pareils. Ce Monarque n'a jamais aimé non plus le Prince de *Kaunitz*, homme doux, esprit ſimple & nerveux, plein de droiture & auquel il est fort aisé de pardonner des ridicules, qui ne ſont point incommodes, en faveur d'une excellente maison, dont les étrangers, ſurtout, s'accomodent à merveille (*).

(*) On lui reproche entr'autre qu'il est le premier Chancelier de Cour qui ſe ſoit avili à ſe lever de ſa chaise & à faire une révérance à chaque miſérable Capitaine, car voila comme on parle des Officiers au milieu de la guerre. Il y a un Médecin Lorrain dans cet-



Voltaire avoit fait les vers ſuivans pour Marie Thérese.

Marc-Aurele autrefois des Princes le modèle,
Sur le devoir des Rois écrivoit en ces lieux
Et Thérese fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivoit Marc-Aurele.

---

te cour qui est peut-être le ſeul de cette nation que Francois I. ne protège nullement. C'est un homme très agréable, qui petille d'esprit. Un polisson noble, un génie inépuisable pour la ſociété, & tout rempli de talens. Mr. de Kaunitz eut envie de le connoitre, & me chargea de le lui mener un jour dans ſon jardin hors de la ville. Il en fut charmé. Je devois diner chez lui le même jour quand je voulus repartir avec mon compagnon il me dit de le lui laisser & de prendre toujours les devants, qu'il voulait que ce galant homme vint diner avec nous. Je lui dis, mais s'il y a des Princesses? N'importe dit-il, c'est bien de l'honneur pour elles de diner avec un homme d'esprit. Je m'en allai chez lui, & ce que j'avois prévu arriva. Il y avoit justement chez lui deux Dames, perônnelles illustres. On ſe tenoit ſur le balcon en attendant le Chancelier pour diner. Son Excellence arrive dans ſon petit

Ces vers font bien plus d'honneur au Poëte qu'à l'Impératrice. Elle avoit beaucoup laissé à faire à ſon fils. La poſtérité lui reprochera d'aller trop vîte; mais en attendant, il ne laisse pas que de faire d'assez bonnes choses par-ci-par-là.

Le plus grand admirateur de FREDERIC a été l'infortuné Pierre III. qui est mort à la gloire & vivra pour obscurcir celle de Catherine. Les prétendus excès

---

cars en vis à vis, le Medecin au fond & le Miniſtre ſur le devant. La garde ſort du chateau & lui fait aussi les honneurs-

Voilà ces Dames ſcandalisées. L'une lui dit en allemand après le repas croyant que le Médecin ne l'entendoit pas. qu'il avoit bien derogé aujourd'hui à ſa dignité & qu'elle avoit eu pitié du pauvre Médecin qu'il avoit comblé de ridicule à la face de Vienne. Merſi Madame, dit-il je trouve Mr. Laugier très aimable, je l'aime fort, mais ridicule pour ridicule, j'aime mieux qu'on ſe moque de lui que de moi & qu'on l'accuse de ne ſçavoir pas ſa place que de passer pour ignorer la mienne dans mon cams a l'égard de tout le monde.

Voilà comme il agit: Cela ſent il cette morgue insolente qu'on lui attribue?

de Boisson, étoient si peu véritables que ce Prince usoit d'une grande sobriété, ne déjeunoit jamais, & ne quittoit jamais après diner la compagnie des femmes. Il avoit l'esprit élevé, le cœur juste & sincère; ennemi de la flatterie & de l'oppression, incapable de soupçons & de cruauté. Ce tableau est bien différent de celui sous lequel on l'a peint. Mais il a été tracé par un homme qui a beaucoup vécu à sa Cour & qui l'avoit connu dès sa tendre jeunesse. Il a fait de bonnes choses avec trop de précipitation, yvre du plaisir de regner il a eu la passion de *faire*. Mais un Prince qui dans six mois de regne a fait dix choses sages dictées par l'amour de l'humanité n'est pas *un fou*, *un ennemi de la raison*, *un fleau de sa nation*. Il trouva des sujets esclaves, pauvres; des tribunaux, où la cruauté exerçoit une apparence de justice; des Ecclésiastiques avides & maitres d'une partie des biens de l'Etat; une religion dégradée par les supperstitions les plus ridicules: une armée composée de braves Soldats, mal disciplinés. Qu'a-t-il fait? Suivi l'exemple d'un autre Monarque célébre par ses

arrangemens militaires; établi la tolérance, & voulu établir une religion plus sage & plus conforme à la vérité. Son tort étoit un fanatisme pour le Roi de Prusse, il pouvoit l'estimer, l'imiter; mais il falloit aussi viser à le surpasser. On l'a canonisé à Berlin, on l'a réprouvé à Vienne, on a feint de le mépriser à Pétersbourg. D'ailleurs je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux avoir un Roi médiocre, dont le sçeptre seroit respecté, qu'un grand génie assis sur un thrône placé sur un sable mouvant & environné d'écueils.

Voici une anecdote assez curieuse sur ce Prince. Un Officier Russe a raconté qu'ayant été au couvent ou le corps de Pierre III étoit exposé & étant monté sur *l'échafaut* ou on l'avoit placé pour que le peuple put lui baiser la main, il avoit remarqué que nonseulement le visage étoit couvert d'un voile épais qu'il avoit été impossible de soulever, mais que cette main qu'il connoissoit pour l'avoir baisée & examinée souvent, étoit d'une forme différente de celle de l'Empereur; qu'il avoit en vain cherché deux verrues que ce Prince avoit à la main gauche, & qu'il



étoit fûr enfin que ce cadavre n'étoit pas celui de fon maitre. Quelques personnes en concluoient qu'il n'étoit pas mort; il falloit feulement dire qu'il n'avoit pas été exposé.

Le Roi de Prusse n'a pas été à même de venger fon malheureux imitateur & même depuis, l'illustre *Catherine II.* a été une de fes alliées. Ils ont dit l'un de l'autre quelques méchancetés; mais lorsqu'il s'est agi de morceller la Pologne, ils fe font trouvés en parfaite intelligence. Voici le jugement d'un Ministre accrédité à cette cour & assez médiocrement bien traité par fa Souveraine. „ J'ai eu plus „ d'une preuve de la bonté de fon cœur, „ plut-à-Dieu que je puisse tout fçavoir, „ tout expliquer pour voir s'il n'y auroit „ pas moyen de la justifier d'une feule „ chose que je ne puis concilier avec tout „ le reste; car j'ai l'occasion d'apprendre „ tous les jours des choses non éclatantes, „ non publiques & qui marquent de fa „ part la probité la plus délicate. Ce dou- „ te me met quelquefois l'ame à la gêne, „ car je ne connois personne dont le „ caractère me paroit plus intéressant

„ & que je voudrois totalement justi-
„ fier. „

C'est ſans doute de l'ambition de regner ſur la Lithuanie que veut parler ce Miniſtre. Nous ſçavons de bonne part que le grand FREDERIC a écrit une partie du regne de Catherine. Il est difficile d'être impartial quand on parle de ſon ennemie, de ſa rivale & de ſon alliée. C'est un vrai besoin pour ce Monarque bel-esprit de faire des essais ſur les grands personnages, & ſi l'on étoit initié aux ſecrêts de pareilles compositions, il ſeroit vraiment curieux de voir comment un Roi parle de la ſincérité & des vertus de ſes égaux. Il ſçait par lui même ce que le reste des hommes devroit penser de ces mannequins couronnés.... Avant de terminer l'article de l'Impératrice Catherine II. rapellons un trait qui vaut mieux que nos réflexions.

A l'âge de treize ans, étant Princesse de Zerbst un ſot lui faiſoit froncer le ſourcil, on la grondoit & elle diſoit à ſon père & à Monsieur de Bolaque ſon Gouverneur, ce n'est pas ma faute en vérité, mais ces espèces là m'intercepteut la res-



piration. Il y avoit un jour chez elle un gros Conseiller, qui pezoit je crois trois cens livres; ſon père dit, cette petite fille va bien faire la grimace aujourd'hui, car ce gros cochon mangera avec elle, il n'en fut rien toutefois, on lui en fit compliment; j'en avois pris mon parti, répondit-elle, *il est vrai qu'il est massif; mais il pense & je pardonne tout en faveur de cette qualité.*

Lorsque Catherine II. voulut faire un Roi du Comte Poniatowski, elle ne ſe ſentit pas assez forte & eut recours au Roi de Prusse, il ne ſe refusa pas; mais il mit des conditions qui ont opérés le partage de la Pologne. On disoit alors que l'Impératrice n'étoit guidée dans tout cela que par d'amoureux ſentimens. J'en doute, les grandes femmes en politique ne ſont gueres héroines de romans; mais elle voulut avoir un Roi qui regnât ſous ſes ordres.

Cette liaison intime n'a pas duré longtems. Leurs royales humeurs, leurs augustes caprices, leur imagination immense & illimitée n'ont pas longtems entretenu l'harmonie. La même chose étoit

arrivée à l'Impératrice Elizabeth. Le grand FREDERIC fiega à trois reprises pour envoyer à fa SOEUR & AMIE l'image fidèle de fon BON & CHER FRERE, on a vu comment cela a fini.

On fera peut-être empressé de connoître les Généraux renommés contre lesquels il a eu à combattre. Mr. de Laudon lorsqu'il commanda pour la premièrefois, étoit un diamant brut à bien des égards, mal enchassé, mais d'un prix in-estimable pour fa valeur intrinseque. Le Roi de Prusse a fait tout ce qu'il a pu pour l'avoir à fon fervice. Il eut réussi s'il eut voulu fe resoudre lui même & fe rendre digne d'être fervi par un homme qui n'obéissoit qu'à la voix de l'honneur & à celle de l'amitié. Avec une dicipline telle que la Prussienne Laudon feroit devenu un prodige, rien ne lui auroit résisté C'est ce que l'on pourroit prouver en calculant ce qu'il a fait au milieu de tant d'obstacles dans une armée ou tout manquoit; à un fervice ou il falloit encore plus combattre contre les ennemis domestiques que contre les étrangers. Il est modeste, fimple, plein de franchise & de fenfibili-

té. On n'en a pas partout porté le même jugement, c'es à ceux qui le connoissent & non pas à ceux qui en parlent qu'il faut s'en rapporter.

Le Maréchal Daun n'est pas égal aux Eugene, aux Condé & aux Turenne, mais peut-être qu'un de ces trois héros à sa place n'auroit fait que ce qu'il a fait. Il est honnête homme, très brave, moins maussade que la pluspart des Généraux Autrichiens, très malheureux, & malgré que son génie fut borné, & son esprit trop peu altier, il auroit eu partout ailleurs une excellente médiocrité; ce qui peut-être pour les Rois vaut mieux que les grands talens. Aureste dans la dernière guerre, s'il a souvent trop temporisé, c'est qu'il devoit des égards à un Sérénissime automate.

Le Général de ... étoit excellent pour un souper, respectueux & hardi, rempli de contes qu'il débitoit assez joliment, c'est dommage que la chose dont il s'occupoit le moins fut de sa Division.

Parmi les Généraux qui ont été à son service ce seroit trop long d'en placer ici les portraits. Nous avons dit un mot du

Prince Henri, toujours heureux, & quelque chose de plus vraisemblablement; car enfin la fortune aveugle n'adopte pas a propos de rien un mortel, s'il ne souleve un coin de son bandeau pour lui montrer des qualités & des talens; mais nous n'avons point encore parlé du Duc de Bronswick qu'on vit dans la dernière guerre braver les huzards & violer, pour ainsi dire, sa victoire. Ce Prince, homme d'esprit, adroit, séduisant, n'ayant de sincérité tout juste que ce qu'il en faut pour n'être pas faux, a tour-à-tour plu & déplu à son Royal Tuteur. Mais en prenant des années, il n'a été la dupe ni des vieux Rois, qui veulent qu'on les amuse, ni de la guerre qui desire qu'on s'y ruine, ni des querelles des Rois qui entrainent d'illustres folies.

Lorsqu'il n'étoit encore que Prince héréditaire il y avoit des spectacles de société à la Cour de Bronswick, on y jouoit un jour Mitridate, ce Roi étoit représenté par le Prince *Ferdinand*, Pharnace par le Prince hérèditaire & Xypharès par le Prince de *Mecklenbourg-Strelitz*. Il étoit alors fort amoureux, & n'avoit nullement



envie d'épouser la Prinsesse d'Angleterre, aussi retardoit-il son voyage sous toute espèce de pretexte; & lorsqu'on lui entendit dire les vers suivans, ce fut des-applaudissemens à tout rompre.

Le Parthe vous recherche, & vous demande un gendre.
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent a nous deffendre
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en-irais-je moi seul, rebut de la fortune
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune
Et peut-être pour fruit d'un téméraire amour
Exposer votre nom au mépris de sa Cour?
Du moins s'il faut céder, si contre notre usage
Il faut d'un suppliant emprunter le visage
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux
Sans vous même implorer des Rois moindres que vous,
Ne pourrions nous pas prendre une plus sûre voye.....
Dussiez vous présenter mille morts à ma vüe.

Je n'irai point chercher une fille inconnüe

Ma vie est en vos mains . . . . . .

Le Monarque Prussien n'a jamais eu une idée juste de la France, ainsi on ne peut placer aucun françois parmi ses ennemis ou ses amis. Il a considéré ce Royaume comme une bande de jeunes gens qui font une eternelle partie de plaisir & a cru bonnement que les finances, les loix, la guerre étoient abandonnés à un certain nombre d'hommes adroits & intriguants, qui les faisoient servir à l'amélioration de leur fortune.

Un Prince aussi despote doit naturellement détester toute espèce de républiques & ne la considérer que comme une troupe de bourgeois mécontens qui se sont soustraits au joug. S'il y avoit eu quelques moyens de les y plier, il l'eut employé sans doute, mais il a été forcé de ménager ces Bataves qui avec leur commerce & leur or partagent une partie du monde & commandent aux troupes étrangéres.

Il n'a jamais rien voulu avoir à démêler avec les Anglois aux prises avec les

 

Américains, ſoit qu'il n'ait pas une haute idée d'un Roi qui n'a pas la vingtieme partie de ſes ſujets ſous les armes, ſoit qu'il conçoive une jalouſie ſecrette contre des Marchands qui regnent dans la plus belle partie de l'Inde, il a reſisté aux différentes propoſitions qu'on lui a fait pour l'Amérique.

Il n'a pas eu la même indifférence pour la Porte & pluſieurs fois ſes Emiſſaires ſecrêts ont été chargés d'aller à Conſtantinople épier les ſecrêts du Divan. En 1759 il en envoya un qui fit la route par terre, mangea ſon argent avec des Circaſiennes, revint raconter à Potsdam un tas de fictions aſſez peu vraiſemblables & enleva la maitreſſe d'un Prince avec laquelle il ſe ſauva.

Frederic a trop ſouvent employé ſes eſcrocs plénipotentiaires. Ses mauvais choix avoient deux ſources. La première étoit une économie mal placée, & la ſeconde la perſuaſion que tous les hommes ſont égaux.

Un des plus beaux traits de ſon hiſtoire militaire ſera ſans doute la guerre que termina la paix de Teſchen. Il avertit



l'Empereur que s'il entreprenoit jamais quelque chose fur les Princes de l'Allemagne, il devoit s'attendre à une vigoureuse résistance. De pareils traits font oublier l'incroyable réponse de fes Ministres à un Envoyé de Saxe, qui redemandoit trois mille Prisonniers détenus dans les Etats Prussiens après la paix de 1760. Le Roi, disoient-ils, fe fache quand on lui en parle, & il est bien furpris que la Cour de Saxe cherche ce qui pourroit refroidir les nouveaux liens d'amitié qui viennent d'être formés. Comme fi c'étoit une atteinte au traité que de demander l'éxécution d'un de fes articles.





ANECDOTES & PORTRAITS DE LA FAMILLE DU GRAND FREDERIC.

Ce Prince paroit s'être occupé d'avantage de familles alliées que de la sienne propre. C'est une énigme, dont la clé est entre les mains de bien peu de personnes. Dans l'ordre des choses, il devoit plus faire pour la maison de Bronswick que pour celle de Würtemberg, & l'événement a prouvé le contraire.

Le Prince de Prusse est d'un carractère assez froid, naturellement serieux, capable cependant d'une gayeté moderée & aimable. Il s'applique extrêmement, il s'est orné l'esprit à un point surprenant. Un fond de jugement admirable le distingue, malgré l'éloignement qu'il a pour tout ce qui pourroit le faire briller. Il n'a pas la moindre vanité. Simple & uni dans ses façons, il se met au dessus de tout ce qui flatte les autres Princes. Il hait plus que toute chose l'adulation; & on se mettroit moins mal dans son esprit en lui disant des verités dures, qu'en lui



prodiguant un encens outré. Il feroit avec cela l'homme du Royaume le plus poli, fi le Prince Henri fon oncle ne l'étoit encore plus que lui.

Ce Prince est composé de toutes les parties qui forment le grand homme & le vrai héros. Il a un esprit brillant & fupérieur. Né avec un génie heureux, il a deviné tout ce que les autres hommes ont vu, en fe dépaïsant. Plein d'ambition, de prudence & d'humanité, fon courage s'oublie à la vüe de fes autres vertus. C'est un cœur noble, un caractère decidé, une ame bienfaisante & vraiment généreuse. Vous fentez bien qu'avec de fi grands avantages il a fallu des ombres, pour faire le clair obscur du tableau. On en feroit enchanté, fi l'on n'aimoit qu'il fe rencontre, par-ci par-là des obscurités, qui racommodent le Créateur avec le reste de l'humanité. Mais de quelque façon que l'on l'envisage, fes défauts mêmes tiennent aux plus grandes vertus.

Il paroit que le Prince Royal a du fe former tout feul, & qu'il a été plutôt éloigné des affaires qu'initié au fecrêt du ca-

 

binet. Il a cependant réellement beaucoup d'esprit, l'hyver dernier on vint à parler à un fouper d'un homme aveugle qui est bon musicien & ne paroit point à la Cour. La Princesse de ..... qui étoit présente à ce fouper fe trouva le connoitre & en donna des nouvelles. Un moment après il fut question d'une autre personne qui ne fait pas grand cas non plus du plaisir de courtiser les grands, cette Princesse fe trouva encore le connoitre; mais dites moi de grace, lui dit le Prince Royal, qui vous ne connoissez pas à Berlin? Un ami fûr, Monseigneur, répondit la Princesse. Je m'étois flatté, Madame, que vous me connoissiés répondit-il galament. Je ne dis pas que cette répartie foit merveilleuse; mais elle est fublime pour un Prince, car il faut avoüer que pour les jolies choses & la fensibilité, certes ces Messieurs ne nous gâtent point.

Ce qu'il y a de mieux pour le Prince Royal, c'est que c'est véritablement un cœur d'homme & de Roi, & fi par un miracle, il est toujours environné d'honnêtes gens, il fera le bonheur des peuples

que la destinée réserve à fon règne. Tout le monde dit que, s'il étoit possible de s'attacher à un Prince ce feroit à lui; mais le meilleur vin peut tourner dans une mauvaise cave, & c'est une réfléxion qui attriste quand on pense que ce Priuce a dequoi être l'honneur de fon fiècle & l'amour de fes fujets; fon voyage en Russie a encore ajouté aux espérances qu'il donne, quoi qu'on n'aye jamais fçu l'objet certain de cette course politique. La joie avec laquelle l'oncle regnant en parla ne laisse aucun doute fur fa fatisfaction; & la fatisfaction d'un homme aussi difficile est un éloge complet.

Madame la Princesse de Prusse est la douceur & l'humanité incarnées. Sans avoir un esprit brillant elle a beaucoup de pénétration; un extrême pouvoir fur elle même, une complaisance, foutenue toujours avec dignité. Sa bonté n'est point fujette aux revolutions qui font communes chez les grands. L'égalité de fon humeur la fait chérir, autant qu'elle est respectée. Bienfaisante avec discernement, raisonnable, toujours maitresse d'elle même, froide & févére, point mechante, en-



nemie declarée de la médisance & de la noirceur, fa Cour est l'azile de la verité, & de l'innocence. Elle ne résiste jamais au torrent, & l'on ne la vit jamais le fuivre. Si le ciel lui a refusé les graces, il l'en a dedommagée en lui prodiguant les vertus. Mais quand on connoit le monde on fçait bien que ce dedommagement là ne porte que fur l'intérieur, & ne rend pas toujours la vie agréable, quand il faut vivre avec des humains qui ne mettent de prix qu'aux qualités éclatantes.

Madame la Princesse épouse du Prince Henri est d'un extérieur aimable. Elle a l'air Princesse, elle fe présente avec dignité. Elle a du monde, & l'esprit de conversation d'un cercle. Elle aime la gayté & la joye, & elle la fait naitre. Elle a une reserve qui désigne une bonne éducation. On la trouve polie; je voudrois qu'elle le fut plus généralement. Comme elle fe communique peu, il est assez difficile de démeler fi vite le fonds de fon caractère. Elle n'aura jamais le fond de génie de la maison ou elle est entrée; mais d'ailleurs elle est faite pour réussir

dans le pays ou la Providence la placée, & elle a eu l'habitude d'en faisir le ton & les idées des le lendemain de fon arrivée. Pleine de considération pour un époux, qui en impose à tout le monde, elle se fait une loi de se former à ses volontez, ce qui rend cette nouvelle Cour, une des plus agréables de Berlin & peut-être de l'Europe.

Le Prince d'Anspach étoit d'une jolie figure & ressembloit prodigieusement au Roi de profil, furtout; bienfait, très doux, aussi poli qu'il est possible de l'être avec un petit fonds de hauteur. Il avoit été dépaysé jeune, de forte qu'il n'étoit furpris de rien. Il plaisoit à toutes les femmes; mais toutes les femmes ne lui plaisoient pas. Peu enclin à la galanterie, il n'avoit de fentimens que dans le propos. Nous ne l'avons point assez connu pour nous former une idée juste des dimensions de fon esprit & de fon génie. D'ailleurs il ne parle pas beaucoup, mais ce qu'il dit est bien dit.

Le Prince de Hohenzollern étoit un des plus honnêtes gens parmi ceux à qui le ciel a donné des couronnes. Il avoit une



des plus belles figures, l'air noble & naturel, le visage de Scanderberg ou de Sobieski, les yeux bruns, le nez aquilin, l'air hongrois ou polonois. Ce n'étoit point un génie; il parloit mal françois & la difficulté, de s'éxprimer lui donnoit quelque desagrément quand il parloit cette langue. Il avoit tant de jugement, de bonté, de douceur, d'affabilité, qu'on oublioit d'éxiger qu'il eut de l'esprit. Vrai, plein de franchise, fincère avec fes ennemis mêmes, il avoit furpris & fatisfait le Roi par ce caractère fi rare, bien plus difficile a rencontrer que les fleurs d'une brillante imagination. On l'éstimoit mais fans enthousiasme; il en imposoit plus qu'il ne plaisoit, mais c'est déja beaucoup faire à Berlin que d'en imposer fans déplaire. Il aimoit fa femme comme un bourgeois & échappoit au ridicule que prodiguoient les Berlinois qui s'imaginoient que pour être à la mode un homme devoit rougir du lit de fa femme & que c'étoit d'un excellent ton de plaisanter ceux qui fidelles à leur pensée aimoient ce qu'ils devoient aimer.

Le Prince de *** est un petit homme

de quatre pieds & demi, qui a la taille beaucoup trop longue & les jambes trop courtes ce qui fait un assez vilain effet. Il est deplus ensellé du dos & n'a point de graces.

La tête que commande ce corps mal dessiné est beaucoup trop grosse pour la proportion du tout. Il a le frond Hessois les ſourcils mal plantés, l'œil gris jaunatre, le nez épaté, la bouche grande & épaisse, le menton avancé, & tout le visage plein de bourgeons. Il a une voix de tonnerre, un accent ſuisse, il parle toutes les langues & n'en ſçait aucune. Il n'a point d'art, Charles douze a fourni le modèle de ſa coëffure & de ſon habit. Voila pour l'exterieur.

Nombre de personnes lui trouvent de l'esprit, il y en a qui lui en trouvent beaucoup, & des personnes qui en ont beaucoup, portent ce jugement. Il est d'une étourderie épouvantable, que l'on nomme vivacité. Il fait le petit maître, l'avantageux, le langoureux, l'impertinent, tour à tour. Le plus ſouvent il fait le bouffon. d'autrefois il boude & ne dit mot du tout. Il ſe moque de tout le



monde, & de lui même. Sa naissance l'amuse, le flatte, & lui fournit des épigrammes. On dit qu'il a le cœur bon, & je n'ai rien vu de decidé qui prouve le contraire.

Sçavez vous bien que ce personnage ainsi fait est l'écueil de presque toutes nos plus jolies femmes. Elles se l'arrachent. Il a déja rompu des amitiés; occasionné des querelles, des animosités. Il est fêté à la cour & à la ville, il n'y à plus de bonne fête sans lui. La Reine mère le distingue, la spirituelle Princesse Amelie l'approuve, les sages le frequentent, les plus honnêtes femmes & les plus aimables sourient de plaisir en le voyant, mais ce qu'il y a de bien plus extraordinaire c'est que le sublime, le philosophe, le superieur Prince Louis de Würtemberg le protège & le deffend. Etonnez vous encore de quelque chose après cela.

La Princesse de*** n'aime que le plaisir; mais elle l'aime à la fureur; & met dans sa vivacité & dans son ardeur ce que les femmes appellent indécence; elle a, grace à sa froideur le talent de garder le déco-

rum. Comme elle paroit n'entendre finesse à rien, elle fait haut-à-la-main des choses dont personne ne s'aviseroit; elle permet à la foule de la ſuivre, non pour en faire trophée, mais parceque dans cette foule il y a des gens qui l'amusent & d'autres qui font du bruit, ce qu'elle prend pour du plaisir. Elle ne fera guere de grandes passions; mais de petites par centaines, & bien des femmes aiment autant le plaisir en détail qu'en gros. Sa gaïté annonce un roman facile à terminer; ſa légéreté & ſon tempérament en reculent la conclusion. Il n'y avoit point d'homme à Berlin qui en ſçut assez pour la mettre à la raison. Le peuple noble de Berlin est ce qu'il y a ſous le ſoleil de plus maussade en galanterie, & deplus mal-adroit en fait de conclusion. Les amants de ce pays-là donnent aux femmes toutes les heures que le jeu & le ſommeil ne leur derobent pas, & encore aujourd'huy l'homme le plus à la mode ne dérangeroit pas une boucle de ſes cheveux & ne ſe leveroit pas avant neuf heures pour la plus belle conquête. Cette Princesse ſingulière avoit l'art de faire



cinquante amans ſans faire de jaloux. Ses adorateurs composoient une république d'amis; il ſuffiſoit de s'attacher à ſon char pour être assuré de la familiarité & de la bienveillance de tous ceux qui ſacrifioient à la même divinité. Elle n'avoit rien de tendre, rien de ſéduisant pour un cœur ſensible. Quant à l'esprit elle l'avoit converti en caquet. On auroit eu tort de dire qu'elle n'en avoit point on auroit eu plus de tort aussi de ſoutenir qu'elle en avoit. De la vivacité, une espèce de bon ſens, une érudition de Roman; ni grossière, ni polie, en un mot une personne décidée en rien qui n'avoit rien de marqué qu'une extrême légéreté.

La Princesse Henri est d'un très mauvais caractère & n'a que du babil & de la décoration. Elle est méchante, haute, interessée, orgueilleuse, bornée, imprudente. Les éloges qu'on lui a donné ont fait tourner la tête. Elle n'aime qu'elle même, & d'elle même encore elle n'aime que ſa figure. Son époux est peu aimable quoiqu'il le paroisse; ſans gout pour les femmes, c'est à dire ni pour la ſienne ni pour les autres. Il la traite bien ſans



affecter de l'aimer. Sa maison feroit agréable fi la Princesse n'y étoit pas ou du moins fi la passion qu'elle a pour les jeux de hazard n'alteraient pas trop les plaisirs de la fociété.

Cette Princesse mortifie en tout la Princesse de Prusse qu'elle envie encore malgré fes malheurs. La Princesse Amélie fort liée avec fa nouvelle Belle-Sœur femble fe refroidir. Ce qu'elle a entendu dire de fes hauteurs lui a donné envie d'être bonne & de fe faire aimer. Au moins est il fûr qu'elle comble de politesse tout ce qui l'entoure.

Le Prince Ferdinand n'a point trouvé de Panégyriste, mais aussi a évité les traits qu'on lance fans-cesse contre le génie de fon frère ainé & le bonheur du fecond. C'est un homme que la nature n'avoit point fait pour être le frère de FREDERIC, pour vivre dans une capitale, pour épouser une jolie Princesse, pour être grand-maitre d'un ordre respectable, pour commander les armées, pour être orateur, mais pour vivre paisiblement dans un bon château, chasser les cerfs, faire des enfans, lire la gazette, boire du



vin de Rhin & rendre de petits ſervices à une foule de bourgeois, de gentillâtres qui feroient la Cour à Monſeigneur.

La Princeſſe Amélie a les plus grands traits de reſſemblance avec ſon frère; prétentions au bel esprit, au beau langage, aux applaudissemens. Elle a été vieille de bonne heure, on assure qu'elle a eu plus d'adresse & non plus de vertu que ſes ſœurs, & que ſon frère & elle étoient convenus qu'il étoit permis de pécher *incognito.*

La Duchesse Douairiere de Bronswick est peut-être la plus estimable de cette nombreuse famille. Très raisonnable ſur les nombreuses infidelités de ſon époux, elle ne prenoit de l'humeur qu'à l'occasion des folles dépenses de cette Cour que l'exemple de Dresde & de Stutgard avoit jetté dans des extravagances Germaniques. L'Allemagne est le ſeul pays en effet, ou avec des moyens aussi bornés, on ait ſeulement conçu l'idée de ſoutenir un faste qui auroit ruiné des Rois. Heureusement que le Duc regnant répare ces couteuses folies & a un moyen plus économique & peut-être plus ſûr



de faire rechercher ſa Cour & ſa personne.

Les filles du Margrave de Schwedt ont toutes étés citées. L'une par ſes grandes alliances, l'autre par ſa beauté. L'ainée est adroite, ambitieuse & a porté ſa famille ſur deux des plus grands thrônes de l'Europe. Il n'a manqué à l'autre que des occasions pour jouer le même rôle. Pour conserver ſa beauté elle a craint la fécondité & une femme qui n'est pas mère a bien peu de ressources pour effectuer ces grands projets qui flattent la vanité.

Le Roi n'a jamais rafollé de cette branche. Il eut fait d'avantage pour la Princesse d'Orange ſi ſon époux avoit été un de ces hommes dont on peut faire quelque chose. Ce bon Stadhouder est un de ces manequins regnans dont l'Espagne, la France, la Pologne, le Dannemarck, l'Angleterre conservent avec respect l'auguste image. Son gros Conseiller Louis n'étoit pas bien fort, mais il étoit un aigle. C'est ici le cas de dite

Pourquoi les rangs ſont-ils héréditaires
Quand les vertus ne le ſont pas.



Ce feroit aussi le lieu de parler de la famille de Brandebourg, d'Anfpach, de Dessau fi l'on vouloit remplir cette brochure de fatyre ou de flatterie; mais comme ces deux extrêmes font également éloignées de notre projet, nous nous en tiendrons-là, d'ailleurs la pluspart de ces Princes ne font quelque chose, que parcequ'ils reçoivent les rayons du grand Frederic. C'est donc de lui feul dont il faut nous occuper, parceque c'est lui qu'il importe de faire connoitre à la postérité. Les historiens des guerres rempliffent les Bibliothèques, & leur fatale prolixité n'est pas un des moindres inconvéniens de la littérature. Mais les Peintres en miniature font rares, & c'est pourtant eux feuls qui font connoitre l'homme, & le montrent au milieu de fes passions, de fes petitesses, de fa grandeur & de cette foule d'événemens qui développent les germes des vices & des vertus.





ANECDOTES PRECIEUSES SUR SA MAJESTE.

Un ensemble rare de grands ridicules & de grands talens, de vices consommés & de vertus apparentes, de ſuccès éclatants & de disgraces méritées, fourniroient ſans-doute assez d'anecdotes pour remplir plusieurs volumes. La dépravation des gouts ſeule est une ſource féconde. Nous ne voulons pas pénétrer dans ce cloaque, nous remarquerons ſeulement que les Grecs illustres, dont l'exemple est une excuse pour quelques uns de nos G. modernes n'ont jamais connus cette grossière volupté qui ne distingue aucun objet & ſe jette brutalement ſur la première brute étourdie de l'assaut, & complaisante par intérêt. Leur imagination trompoit leurs ſens en faveur d'un *Antinous* qui réunissoit aux dons parfaits de ſa ſigure, la douceur du caractère, l'apparence des vertus morales & la magie des talens. Ephesas étoit un des beaux esprits de ſon ſiècle. Nous ne voulons pas dire par-là que cette ſéduction autorisât les Grecs égarés; mais



nous voulons faire remarquer, que ſi leur foibleſſe fait encore aujourd'hui une ombre dans leurs tableaux, ceux qui n'ont que l'amour du vice ſans choix & ſans excuſe ne doivent pas trouver grace aux yeux de la raiſon.

La famille de FREDERIC a malheureuſement accrédité ce fatal penchant. Elle a trouvé des imitateurs qui ont cru être quelque choſe, parce qu'ils adoptoient ces horreurs. Le mépris public ne fait point aſſez justice de ces goûts corrompus & les Martials & les Terences modernes devroient punir avec le ſtilet de l'épigramme & les ſarcaſmes de Thalie, les protecteurs bêtes de ces goûts insipides qui excluent l'élévation de l'ame, la perſpicacité de l'eſprit, la délicateſſe ſociale, ſans laquelle il ne nous reste plus qu'à retourner dans nos forêts, vivre avec les Satyres & les Egypans.

Venons maintenant aux anecdotes qui feront connoitre mieux que nos réflexions l'auguste perſonnage que nous préſentons à la poſtérité. Quoiqu'il n'ait jamais eu le goût des voyages, il s'eſt aviſé une fois d'aller voir ces Hollandois qui bra-

voient il y a ſix mois ſes lettres impérieuses, & qui implorent aujourd'hui ſa dangereuse médiation. Il voulut faire acheter un tableau de grand prix par un Mr. Balby qui l'accompagnoit ſous le nom d'un Muſicien ſaxon. Le Marchand ſe moqua d'eux. Après avoir toiſé la figure ignoble du S. Balby, il dit qu'il n'étoient pas gens à faire une acquiſition dont le prix avoit fait reculer le Roi de Pologne & l'Empereur. Balby impatienté articula tout en colère, qu'il pourroit bien auſſi avoir la commiſſion d'un Roi, & ayant nommé Sa Majeſté Pruſſienne, le Hollandois ſans autre forme de proçès déclare qu'il ne vouloit pas vendre à un Athée, ni contribuer à la ſatisfaction d'un Prince qui ne croyoit pas en Dieu. De la boutique de ce Marchand le Roi paſſa à la Bourse, il ordonna à Balby, qui étoit ſon Chancelier en voyage, de queſtionner les Négocians ſur le commerce, & nommément ſur les diſputes entre la Pruſſe & la Saxe. Celui auquel on s'adreſſa le premier répondit que le Roi de Pruſſe avoit le plus grand tort du monde, qu'il avoit ſouvent perdu la tête, & il démontra que



le Roi se faisoit à lui même bien plus de tort qu'à la Saxe. Balby continua de demander comment il se pouvoit faire qu'un Prince d'ailleurs si sage se laissat entrainer à des conseils si préjudiciables. C'est, dit le Hollandois, qu'il a deux canailles (qu'on me pardonne l'expression en faveur de la vérité de l'histoire) Splidgerber & Daun, grands commissionnaires, qui avoient fait serment de s'approprier ce que perdoient les autres; & que ces deux sang-sues étoient appuyées par une troisième appellée Fréderssdorf. Le Roi sortit doucement sans demander son reste. Cela prouve que les plus grands Rois ne sont pas à l'abri de la tromperie, & que lorsqu'on les avertit on perd son tems.

* * *

„Etant un jour dans un camp, il trouva la lettre suivante, & après l'avoir lue, il se contenta de dire, voila un homme qui connoissoit bien les Rois & les grands.

J'ai toujours admiré les grands talents du Roi de Prusse; je crois que peu de personnes, je veux dire de celles qui n'ont pas vécu continuellement auprès de lui,

l'ont mieux connu que moi. Je lui ai trouvé des vertus que l'on ne lui attribuoit pas, & des défauts dont personne ne l'a accusé que moi. Mais en l'envisageant comme un génie ſupérieur a de certains égards, comme un esprit d'ordre, comme un grand Général, comme un Héros; je ne l'ai jamais cru homme d'Etat, & je crois que l'Europe perdra en lui un Monarque bien ſupérieur au vulgaire des Rois, mais nullement un grand politique. Voila dequoi j'ai peur que la pauvre Religion Protestante ſe ressentira longtemps. Il est venu a boût de s'en faire croire le protecteur, & je trouve encore, peut-être abusivement, qu'il lui a fait jusqu'ici plus de mal que toutes les Puissances Catholiques. Dans quel état ne laisse-t'il pas cette cause tant vantée, & comment ſe relevera-t-elle des playes que lui a occasionné ſon prétendu deffenseur? Ce ne ſont pas ſes dernières demarches, cette guerre horrible, qu'il a ſoutenue depuis cinq à ſix ans qui m'a donné cette idée de lui. C'est le fonds de ſon ſistême, ſes premières conquêtes, cette politique toujours dementie par l'évenement, ſur



laquelle il a bâti l'édifice de sa gloire. Devoit-il, s'il étoit judicieux mettre le tout pour le tout, sur une hippothèse problematique? Quelque pressée que fut la fille de Charles VI. en montant sur le Trône, le grand homme d'état, devoit-il commencer par supposer qu'elle seroit entierement annéantie, & dire ensuite de cette supposition, je puis hardiment lui arracher un lambeau? N'y avoit-il donc pour lui que cette seule Silesie? N'avoit-il donc pas un seul Jurisconsulte assés habile, pour lui pouvoir imaginer quelque autre prétention, pour le moins aussi spécieuse, & dont les suites auroient été moins dangéreuses? Et s'il n'étoit pas sur de l'annéantissement total, de la maison d'Autriche, lui convenoit-il de dire, hé bien je veux la Silesie, ou je veux mettre en risque tout ce que je possède, je veux mettre en risque avec moi, la paix de Westphalie, l'Allemagne entière, & la cause des Protestans.

J'ai oui définir une fois fort plaisamment, par un homme d'esprit, le caractère du vrai politique. C'est un frippon, disoit-il, qui ne joue jamais qu'à jeu sur.

Je vous demande ſi c'est comme cela qu'à joué le Roy de Prusse? Oserai-je vous l'avouer? Je lui ai toujours trouvé, non l'esprit décidement faux, mais du faux dans l'esprit, car cela est très different au moins. J'en avois cette idée, avant qu'il montat ſur le trône, & vingt ans de regne ne m'en ont pas desabusé.

N'est-il pas bien triste que pendant que ſa vie a mis les Protestans dans un danger ſi manifeste, ſa mort ſemble devoir les perdre infailliblement? Il avoit mis les choses dans une crise ſi effroyable, qu'il n'y avoit peut-être que lui ſeul qui put les en retirer. S'il avoit fait une mauvaise paix, au moins eut il ſçu employer utilement, ſagement le loisir qu'elle lui auroit laissé. Instruit peut-être par le malheur, ce grand maitre de l'homme, il eut pu remettre les choses que lui même avoit abimées. Le respect de ce grand nom, eut peut-être arreté la fougue du parti contraire. & gagné du temps, ce qui est tout gagner dans les grandes affaires. Mais apresent s'il meurt, que laisse-t'il] a un heritier mineur, qui ne promet rien, & a un Regent d'une année & demie,



que je trouve le plus malheureux des hommes? Pauvre Prince! C'est celui-là que je plains. J'aimerois mieux la place du dernier forçat ſur quelque galère, que la ſienne. „

* * *

Voici le résumé d'une conversation à laquelle j'ai assisté. Le Roi de Prusse m'a inspiré des idées parfaitement ridicules. J'aurois donné de bon cœur mille ducats (pourvu que personne n'en eut rien ſçu) pour ſouper une fois avec lui & cinq ou ſix personnes ſeulement. J'y ai ſoupé cinq fois de ſuite à la ſixième je n'aurois pas donné une obole, & je riois tout bas de ma propre ſottise. Voila plusieurs années que je le vois ſouvent; je trouvois autrefois les étiquettes odieuses, depuis que j'ai obtenu une espèce de familiarité, je regrette les étiquettes. Je commence à les trouver nécessaires, & agréables même & s'il faut vous ouvrir mon cœur, je fais ſouvent des vœux pour ne revoir ni Princes, ni Ministres, ni Beaux-esprits, ni Femmes à la mode, ni Favoris & ſurtout point de Rois.

* * *

Le Roi a toujours eu l'utile manie d'attirer des étrangers riches dans ſon pays, il y a environ trente ans qu'un certain original né en Ecosse, Américain de domicile, transplanté en Hollande & devenu député aux Etats généraux degouté ensuite de ſa republique, & tenté de quitter un ſéjour ou les impots augmentoient; arrivé à Berlin enfin, ſous le titre de Souverain d'une Isle de Barataria; traité par le Roi de *mon Cousin*, & placé vis-à-vis de lui dans un fauteuil; decoré a la la fin du tître de Comte de Neal, a condition de transporter ici, ſes effets, ſon bien, ſes enfans, ſon œil (car il n'en a plus qu'un;) ſa jambe entière, & ſon autre jambe coupée.

* * *

En 1762 le Roi fit un ſéjour à Leipsick, qui excita l'attention de tous les politiques. La guerre duroit encore; ceux qui ne bavardent pas, mais qui ſuivent les événemens, trouvèrent dans ce repos un coup de maitre. Il est charmé disoient-il des avantages que lui rapporte l'affaire de Freiberg, mais il enrage de les devoir à ſon frère. Or, il a assés d'esprit pour



ſentir qu'il ne peut, tout grand qu'il eſt, diminuer la gloire de ſon cadet. Il faut donc avoir l'air d'être comblé de joye, il faut donner cette preuve publique de confiance & d'eſtime à un Prince objet de l'eſtime publique; s'il ſe fut aventuré lui même à quelque grand coup apréſent, le ſort des armes eſt journalier on le ſçait; ſi après la victoire de ſon frère, il eut eſſuyé lui-même une defaite, Il en ſeroit mort; au lieu que ſi le Prince Henri bât encore une fois, il n'aura guerre plus de gloire qu'il n'en a déja, & ſon Royal frère aura celle de la lui avoir laiſſée, par reconnoiſſance, ce qui s'appelle la partager; & ſi par hazard il eſt battu, on aura la conſolation de lui voir perdre un peu de cette prodigieuſe reputation, qui quelque utile quelle ſoit au parti, ne laiſſe pas d'être un peu amère à la chair & au ſang. Voila ma ſolution. J'en demande pardon à Dieu, car cela eſt alembiqué, & un peu méchant; mais cela eſt pris dans le cœur humain.



Ce qui eſt plus étonnant que toutes ces anecdotes particulières, c'eſt d'éxaminer



les projets incroyables qui ont fermentés dans cette tête royale. Il n'est jamais entré dans une imagination humaine la vingtième partie des combinaisons étranges dont ce héros auroit régalé l'Europe si la fortune l'eut seulement flatté une minute du succès; & sans un de ces miracles que la maison d'Autriche est accoutumée de recevoir *sonica* toutes les fois qu'elle se trouve dans la crise, il est très sûr qu'elle eut succombé sous quelqu'une de ces tentatives si extraordinaires qu'elles eussent réussies avant que d'avoir été prévues. Aussi Voltaire disoit-il, si après cela, dans ce ridicule siècle, on pouvoit demontrer, que pour avoir voulu la paix & le vrai bien de sa nation, un jeune & bon Roi a risqué d'être lapidé; si un autre Prince nommé le bien aimé, a tout gaté chez lui; si la meilleure, la plus vertueuse, la plus humaine, la plus spirituelle, la mieux faisante des Souveraines, a ruiné son état; si un Monarque honnete homme pour n'avoir sçu ni feindre ni être hippocrite, a été cruellement étranglé; si un Souverain dans un autre coin du monde, qui avoit pris un



parti ſage & vigoureux, a été tout de ſuitte moqué, vilipendé, & reduit, au bout de ſix mois, a ſe retracter comme un ſot; ſi enfin c'est un Roi philosophe qui a mis le feu aux quatre coins de l'Europe, & donné le ton a des principes, & a une guerre plus immorale, que celles des Attilas & des Gengiskan, que restera-t'il donc a désirer après cela, en fait de maîtres, ſi non, de demander au Ciel des Nerons & des Caligulas, pour rendre les mortels heureux?

* * *

En général que n'eut pu faire le Roi de Prusse s'il eut ſongé davantage au bien général des protestans & de l'Allemagne & moins a la triste gloire de ſurpasser César & Alexendre? Dieu l'avoit mis dans une position unique. Lui ſeul en montant ſur le Trône ſe trouvoit de tous les Princes de la chretienté le mieux en paye de donner le ton à l'Europe. Il avoit de l'argent, de belles troupes, de l'esprit, des connoissances, le goût du travail, peu de prejugés, & le courage d'oser ſe ſingulariser en tout. Il n'eut dépendu que de lui d'ètre l'arbitre du monde chretien. Il a

mieux aimé en être l'épouventail! Quel dommage? La nature lui avoit tout prodigué jusqu'à l'art de plaire & de ſubjuguer les cœurs. Qu'en a-t-il fait, hélas, que de les employer a dépouiller, a faire gémir, ſon plus parfait ouvrage; & pour une puissance exagerée & momentanée ſe mettre en butte à la défiance, à la jalousie, & à la haine du reste de l'Europe, ſans faire rien de ſolide pour ſa maison. Car tout a beau lui réussir. A moins que le grand Frederic ne trouve moyen de vivre deux où trois cens ans pour cimenter ſon ouvrage, à moins qu'il ne change la forme de ſon gouvernement il ne paroit pas moralement possible, que cette corde tendue avec trop de force, ne ſe brise elle même, où ne force la vie même qu'elle ſoutient, & que deviendra alors la cause protestante dans l'Empire? Cette cause affoiblie par les ſuccès même, & qui humainement parlant doit nécessairement avoir du dessous en quinze où vingt ans d'ici. J'ai peur que le Roi de Prusse n'aura enseigné tant de nouveautés lumineuses, à ſes amis & à ſes ennemis, que pour qu'ils les pratiquent un



jour contre lui & sa maison. Dieu veuille que je me trompe, mais il me semble que s'il naissoit un FREDERIC à Vienne, à Paris, ou à Petersbourg la chimère de l'Abbé de St. Pierre, la monarchie universelle, pourroit se réaliser.

* * *

Un homme d'esprit & au jugement de qui on pourroit absolument s'en rapporter disoit, le Roi de Prusse, malgré son extrême vivacité & ses formes expéditives est l'équité même, incapable nonseulement de dureté, mais même de mauvais procédés. Il feroit une épigramme mais non une injustice à son plus cruel ennemis, mais pour adopter ses opinions il ne faut pas prendre les résultats sans remonter aux causes & voir au contraire une suite de jugemens rendus par lui. Il ne faut pas nonplus prendre les trois dernieres années de son règne, mais la totalité.

* * *

Comment expliquera-t-on le mauvais goût du Roi dans ses jugemens sur les Spectacles, sur la Danse & sur la Peinture? Il a eu d'excellens sujets & le plus ridicule Opéra italien qui jamais ait osé se

montrer. Des dépenses énormes & des contresens absurdes. Une févérité propre a étouffer les talens, & une indulgence faite pour gâter les plus modestes.

Il avoit fait bâtir un très joli Théâtre dans fon Chateau, petit, mais bien distribué & richement orné, on y jouoit des Tragédies de Voltaire. Il vouloit dans une Actrice la figure, le fon de voix, l'intelligence, le geste, la fensibilité, les graces, la variété, l'art de fe costumer, & quand quelqu'une manquoit d'un de ces dons, il la trouvoit détestable, & disoit que ce n'étoit qu'à Paris qu'on pouvoit voir le Spectacle. Quand on est aussi difficile on est bien ennemi de fes plaisirs.

* * *

Une des grandes fautes que ce Prince ait fait en politique, est d'avoir permis une mauvaise monnoie, les variations continuelles du titre & le peu de bonne foi, qu'on remarque dans les édits publics, allarment le Marchand; ce n'est que par le haut prix des denrées, qu'il peut fe mettre à l'abri des pertes. Les taxes n'opèrent rien; on ne peut pas forcer à vendre, ni commander aux bésoins, ni



rien prescrire à l'étranger. L'habitant gémit, le soldat déserte; FREDERIC ne sent, ni ne voit; si la passion l'aveugle, la perte lui dessillera les yeux; mais quand? Plus on tarde, & plus le mal sera sans remède. Tant il est vrai, pour l'humiliation de l'esprit humain, que les plus grands génies commettent les plus grandes fautes.

* * *

Un homme demandoit une charge au Roi. Il fut refusé. Il écrivit au Roi a peu près en ces termes.

„ On dit, Sire, que vous me refusez „ telle place. Je ne sçaurois le croire car „ vous me la devez & vous voulez être „ juste. Hatez vous donc de faire votre „ devoir & de vous justifier d'un soupçon „ qui vous fait injure. „

Le Roi fut surpris, fit citer le soliciteur insolent qui osait lui demander des graces d'un ton si rempli d'arogance. Par quel droit, lui dit-il, me tenez vous ce langage & surquoi fondez vous vos prétentions? Sur le besoin que j'en ai, repondit-il, pour ne pas périr, c'est le premier des droits & le plus sacré de touts les titres.

Les autres à la couronne ne le valent pas FREDERIC ſe tut, & l'accorda.

* * *

M. d'Alembert refuſa en 1759 la place de Préſident de l'Académie de Berlin & une penſion de ſix mille écus que le Roi lui fit offrir. Sa Majeſté piquée dit, il met ſa gloire à refuſer les Princes & il eſpère que la poſtérité lui tiendra compte un jour de ce déſintéreſſement; il la connoit mal, ou elle n'en dira rien, ou elle dira qu'il a fait une ſottiſe.

* * *

Lorſque Voltaire eut quitté Potsdam & qu'il eut eſſuyé l'affront de Francfort, il écrivit au Roi:

Sire!

„ J'oublie en Suiſſe toutes mes fautes de „ Berlin, je ſuis bien faché pour votre Ma- „ jeſté que celles des Princes ſoient de natu- „ re à ne pouvoir être oubliées; ſans cela je „ lui donnerois ma recette, préſent qui „ vaudroit peut-être tous ceux qu'elle „ avoit daigné projetter en ma faveur. „

* * *

Le Roi avoit eu un Favori à qui un Prince de Holſtein diſoit racontez moi



vos prospérités & vos disgraces. Parvenu par mon esprit, répondit-il, récherché par les Princes, caressé par mes rivaux, envié jusqu'au commencément de ma disgrace, tombé comme tout le monde tombe, abandonné, dégoûté, chicanné, vilipendé, un homme eut pitié de moi. Demandez votre congé, me dit-il, & sur le champ vous recouvrez tout votre mérite. Je le demande, l'obtiens. la faveur renait, je pars, laisse des regrêts & depuis que j'ai quitté Potsdam, jamais je ne fus si digne d'y être.



MOEURS D'UNE GRANDE VILLE SOUS UN ROI BEL-ESPRIT & PHILOSOPHE.

Des Observateurs qui ne ſont rien moins que ſévères ont tracé de la ville de Berlin & ſurtout de celle de Potsdam un tableau effrayant. On a prétendu qu'un homme passablement délicat ne pouvoit passer dans les corridors de la ſalle ou ſe donnent les bals & que par une contrariété assez difficile à expliquer la ſagesse des femmes ne gagnoit rien aux mœurs grecques. Outre que la langue françoise ne fournit pas beaucoup de voiles à ces dégoutantes erreurs de la nature, il y a peut-être aussi de l'exagération dans ces murmures, & Berlin n'a pas autant à craindre le feu du Ciel qu'on s'est plu à le répandre.

Il est plus vrai qu'il n'y a guerres aucune espèce de Religion; les Ministres ſont des discours dans lesquels on cherche, & l'on trouve des fautes grammaticales, mais ni dogmes, ni morale, ni ſentimens,



Comme il n'y a point d'éducation, il n'y a point de principes.

Les ſçiences qui auroient du être un foyer d'où feroit partie la lumière pour toute l'Europe, ſont médiocrement cultivées; cela vient de ce que le Roi s'est un peu trop mocqué de l'Académie, & de ce que dans un pays militaire, on regarde l'ignorance comme une colonne de l'état. Il y a des gens de lettres & même des gens d'esprit à Berlin; mais il y a bien plus de pédants, & de ces animaux routiniers qui ſe croient quelque chose, parcequ'on les laisse vingt ans dans leur place.

Dans la ſociété générale il y a une publicité de galanterie qui fait qu'une foiblesse paroit un vice. Il y avoit autrefois un Baron de *Kraut* amant déclaré depuis douze ans d'une Madame de Moriens. Il ſe démit les reins en donnant à manger à ſon petit chien. Son mari, qui devoit ſçavoir mieux que personne ce qui ſe passoit chez lui, racconta l'anecdote à qui voulut feindre ignorer la véritable cause. Cet accident mit en mauvais crédit tous lss petits chiens. Les Demoisel-

les, les jeunes femmes faisoient des plaisanteries ſur les mouvemens violents de ces reins démis avec une hardiesse qui ſupposoit une grande habitude de la poliçonnerie.

Il y a quelques années que me trouvant à ſouper dans une des meilleures maisons de cette ville, je vis des femmes qui façonnoient des pommes en petites figures humaines, elles marquoient leur ſexe & ces nouveaux Prométhées animoient avec le rouge qui couvroit leur visage l'extremité des joues & des gorges arondies de ces créatures du moment & employoient une queue de pomme & le noir d'un papier brulé pour achever leur ouvrage. On n'ajoute pas qu'elles en devenoient amoureuses.

Lorsque *Lamétrie* fut mort on le remplaça par trois Abbés connus pour des garçons-impies, qui auroient bien de la peine, disoit-on, a dédomager de leur chef. C'étoit les Abbés de *Prade*, de *St. Yron*, & de *Gay*. Voila les Evêques qu'il falloit à Berlin, dit Mr. de ***. Il ne manque plus au Roi de Prusse, que d'imiter Henri VIII. & de ſe faire, comme



ce Roi d'Angleterre chef ſuprême de la Religion. Et lorsque le Comte de *Zinzendorf* vint établir ces rêves paisibles & ſa tribu pacifique, personne n'y crut, & l'on aima mieux la Secte de *Lamétrie* que la Secte qui défendoit la médisance, le ſoupçon & établissoit en un mot la candeur *hèrenuthienne*.

On ne lit point à Berlin. La journée ſe passe à faire des visites; il n'y a point de ville en Allemagne ou il y ait ſi peu d'industrie. Les riches y vivent mal, les mal-aisés y meurent de faim; parmi les mal-aisés il faut compter plus d'un Prince. On n'accueille bien en général que les gens un peu tarés. Il y a quelques années qu'une fille de vingt-huit ans, plus belle cent fois que ſi elle avoit eu de la beauté, qui avoit la modestie & la douceur peintes ſur le front, la candeur ſur les levres & l'innocence au fond du cœur, vint s'établir à Berlin. Eh bien cette charmante personne resta isolée, on n'en disoit pas même de mal.

Un Ambassadeur Turc, *Achmet Effendi*, étoit il y a plus de vingt cinq ans à Berlin. Celui qui à ſa présentation prit

le Roi par le bras & le faisant tourner assez rudement choisit ſon épaule pour y placer ſon baiser, les Dames de Berlin crurent faire leur cour en faiſant un peu les Sultanes & manquer à leur devoir de cytoiennes en refuſant ce Turc. Au reste nous ne leur en faiſons pas un grand crime, il en est de même partout. On fait l'amour avec un Musulman en Brandebourg, on prie la Vierge Marie en Portugal; on accumule des trésors à Vienne; on court après des ours à Varsovie; chaque pays a ſes modes.

Parmi les nombreuſes anecdotes qu'on pourroit recueillir ſur cette ville. En voici une qui mérite d'être conservée.

Il y a quelques années qu'on citoit à Berlin un jeune françois apprentif Pasteur, & annonçant de grands talens pour la chaire. Les Princes ſe mettent en tête de l'entendre & l'on charge un homme de la ſociété de l'avertir que tel jour il auroit le plus nombreux auditoire.

La Princeſſe Henri, le Prince de Pruſſe, la Princeſſe Amelie, la Princeſſe Ferdinande, & tout le beau monde de Berlin ſe rendent à l'Egliſe par curioſité.



Le petit homme de Dieu monte en chaire & prend pour Texte ces paroles, *Ne vous conformez pas au présent siècle* & là sans prudence ni miséricorde il accommode son illustre auditoire de toutes pièces, si bien que les uns rougissoient, les autres éclatoient de rire & tous ne sçavoient ou se cacher. Personne ne demandoit son reste, & il ne manquoit au tableau que les noms & les titres.

Le Prince Henri dit, s'il pense comme il prêche, & s'il vit comme il parle, je lui promets toute mon estime, car il n'a fait que son devoir. La Princesse Amelie fit demander le Sermon. Le Prédicateur répondit qu'il étoit trop foible pour exposer ses premiers essais aux regards éclairés d'une grande Princesse. Personne ne fut la dupe de cette modestie. Il y avoit entr'autres le portrait de la femme moudaine, morceau parfaitement bien dessiné & qui sûrement étoit l'ouvrage d'un pinceau exercé.

Le fait est que cette satyre avoit été composée par une femme & deux hommes qui avoient donné dix Louis à ce jeune déclamateur pour avoir le plaisir de se

venger dans une heure de tous les ridicules qu'on leur donnoit dans un an. Il ne mirent pas même un grand mistère à cette facétie morale & comme les rieurs étoient de leur côté, on se contenta, les sots de médire & de se plaindre; les gens d'esprit de rire & de se taire.

Pour vous donner après cela une petite idée de la liberté & de la politesse de Berlin je vous conterai ce qui arriva l'autre jour à la Reine regnante au palais.

On avoit soupé & Sa Majesté venoit de danser dans la grande galerie. Il y a denx cabinets à côté. La Reine appelle une des premières Dames de la ville & lui dit qu'elle voudroit joüer, qu'elle aye la bonté de lui faire accomoder une table dans le premier cabinet. La Dame sort & rentre sur le champ en disant, Madame cela ne se peut pas, votre Majesté ne sçauroit joüer là, toutes les places sont prises. Hebien, dit la la Reine, demandez donc une table dans l'autre. Je vais voir, dit elle encore avec une profonde reverence, s'il y aura place dans celui-la.

Il y a aujourd'hui un certain nombre de femmes qui se partagent les hommes



& les aventures; & l'on pourroit composer un ſouper de vingt quatre personnes, ou tout le monde ſeroit du ſecrêt, ou les femmes n'auroient rien à cacher & les hommes rien à désirer, mais malheureusement la génération qui commence à ſe produire ne promet pas des traits célébres comme les M... les *Grappendorf*, les T.... & les *Echstædt*.

La ville de Berlin est celle où l'on parle le plus franchement & même le plus indecemment des lubies Royales. On va chez les Princes, en bottes, & même l'on n'y va pas, & l'on oublie à chaque instant, qu'ils ſont oncles, frères, neveux, cousins germains &c. Cela est d'autant plus extraordinaire, que les Princes entr'eux ſont une espèce à part. Ils pensent l'un de l'autre tout le mal possible, mais ils ne veulent pas que l'espèce des regions inférieures le disent. Il y a quelques années qu'on ſurprit dans une cour d'Allemagne une vieille Princesse couchée avec un jeune Marchand, cela fut vu, divulgué, & tout le monde en parla pendant deux jours. Le Souverain de ce petit Etat défendit qu'on eut

vu pareille chose, & déclara ſa cousine malicieusement calomniée & incapable de pareilles gayetés. On plaignit la Princesse & l'on ſe mocqua du Prince.

Tout le monde ſçait que le Roi de Prusse a écrit l'histoire de Brandebourg; cet ouvrage a une hardiesse d'autant plus piquante qu'elle ſemble toujours retenue par la vérité & par la ſagesse. D'ailleurs l'Auteur ſe ſent des avantages de dire, de penser, & d'écrire comme un homme qui n'a de comptes à rendre qu'à la raison. Il use de ces nobles prérogatives. Eh bien croiroit-on qu'à peine il y a vingt personnes à Berlin qui connoissent cet ouvrage. Il a d'autant plus de mérite, que lorsqu'il fut composé, Voltaire ne faisoit qu'indiquer la nouvelle route, qui commence enfin a être reconnue pour la véritable. Mais ſi les Berlinois ne ſont pas curieux d'histoire, ils aiment beaucoup les gazettes ſcandaleuses. Il parut il y a quelque tems une épaisse brochure en allemand qui en renfermoit de toute espèce, je croiois que ce livre, assez mal écrit d'ailleurs, ſe colporteroit ſous le manteau; point du tout, il étoit ſur toutes les chif-



fonieres & les hommes le tiroient à tout moment de leur poche & y cherchoient le mot pour rire. Ils fe jugent d'ailleurs avec une franchise très piquante pour un étranger. Je demandois un foir à Madame de Mar.... le portrait d'une Princesse nouvellement mariée, elle me dit, elle est blanche, un peu fade, elle a la taille ronde & assez de dignité. Elle parle infiniment. Il y a beaucoup de Princesse allemande dans tout fon être, elle est exactement faite pour Berlin, elle y brillera.

On y est fort indulgent fur certains accidents qui embarassent un moment les Demoiselles & les maris. Ma mémoire m'en rapelle un exemple, qui quoiqu'un peu ancien mérite d'être conservé.

Une femme de Ministre d'Etat, jeune, belle, mais dans l'éducation de laquelle on avoit manqué, par une négligence impardonnable, de bien enseigner la fçience du calcul, fi utile en menage, avoit eu le malheur de ne mettre au monde qu'une fille. Elle avoit été fix où fept ans fans augmenter fa famille, & les

biens de la maison font des fiefs masculins assez considérables.

La prndence, la raison, l'interêt, lui demandoient un fils. Trop occupée de l'objet même, je ne fçais fi elle fit trop d'abstraction des accessoires, mais enfin elle fe trouva grosse. Elle le déclara pendent tout l'hiver. Son mari qui étoit absant & dans un grand éloignement, étoit parti avec la douce espérance de fe trouver père. Elle la lui avoit confirmée dans toutes fes lettres. La cour & la ville étoient instruites de fa fituation & tout le monde fe réunissoit a lui fouhaiter un héritier.

Croirra-t-on aisément, que par une fatalité qui n'a point d'éxemple cette aimable personne fait un coq a l'âne, & au lieu d'accoucher au mois de May, c'est a dire neuf mois après le jour du départ de fon époux, elle n'accouche qu'à my Juillet, de façon qu'il est évident qu'elle a porté fon enfant pendant dix mois & trois femaines.

Tout Berlin cependant qui avoit calculé obligeament avec elle, attendoit l'instant. Mais des Parens, furtout un



frère du mari, Brandebourgeois plus verd que poli, commença par déclarer tout haut, que si sa belle-sœur mettoit au monde un fils, il ne le reconnoitroit jamais, & ne se laisseroit point enlever un héritage si considérable.

La pauvre Dame instruite des menaces de son beau-frère, & des supputations du public, n'avoit d'autre parti a prendre, pour éviter des débats, que de mettre simplement une fille au monde. Vous sentez, Monsieur, que toutes les mesures étant prises pour un fils, ce changement de plan a du la retarder encore, de façon qu'elle n'a pu achever d'accoucher qu'au bout de la quarantesseptième semaine, qu'elle a mis au monde cette fille desirée, véritable ministre de paix. Le mari qui est un fort galant homme mais qui ne se pique point point d'être n'y Mathématicien n'y Algébriste n'a point songé a chercher midi à quatorze heures, & s'en est allé fort bien demander la Reine & toutes les Princesses de la maison Royale, ici présentes, pour maraines de son enfant. Sa Majesté & leurs Altesses Royales n'ont eu d'autre parti à prendre, que de s'y

transporter, & cette même affaire dont on ne cessoit de parler il y a trois semaines, est oubliée, & n'aheurte plus personne.

En donnant une esquisse des mœurs de Berlin on sera surpris de ne pas trouver ici quelque chose sur celles des Princesses qui y jouent le premier rôle, comment serois-je informé de leurs amours, moi qui suis insensible & qui ne connois cette passion que par ouir-dire, il est vrai qu'elle n'entre pas pour beaucoup dans la vie des grands Seigneurs. Leurs femmes sont ordinairement victimes de leur grandeur; leurs maitresses de leurs caprices & les premières venues de leur défaut de générosité.

Ce qui fait le plus de sensation à Berlin c'est le vénérable corps diplomatique qui ne sçait pas un mot de ce qui se passe chacun dans leur Cour & qui de peur qu'on ne devine qu'ils ne sont pas initiés dans les secrêts du cabinet, ergotent toute la journée à tort & à travers sur l'intérêt des Puissances qu'ils n'entendent pas plus que moi. Il s'ensuit delà une confusion d'idées & un charivari politique qui rend



les conversations fatiguantes. Si je me hazarde à lacher ce brocard contre ce respectable grouppe, je dois ajouter par égard pour la vérité, que lorsqu'ils ne font pas les ministres, plusieurs d'entr'eux font des hommes très aimables, & dont les maisons offrent de grandes ressources à la société.

En général il faudroit connoitre parfaitement Berlin pour que ses sottises parussent intéressantes.

La femme qui maintenant y donne le ton a ramassé, s'il faut en croire ses amis, des mémoires plus curieux encore que ceux-ci. Voici le portrait de cette femme que le Prince Royal aime avec une espèce de passion.

On ne sçauroit lui refuser de l'esprit, & même plus que l'on n'en a d'ordinaire. Un fond de gayeté naturelle, tour d'esprit qui plait toujours, quand il n'est pas affecté, la rendoit aimable. Sans l'aimer, je la trouvois amusante, preuve qu'elle l'étoit réellement. Je n'ai pas eu l'occasion de démèler son cœur, du moins assez pour en decider. Et puis je voulois l'aimer mais je ne voyois pas clair, car elle m'a-

voit donné occasion de ne lui pas vouloir de bien. Or vous sçavez combien nos passions changent les objets & les empêchent d'être fidélement rendus. J'ai cru qu'elle étoit capable d'aimer & de haïr fortement. Si je l'eusse suivie dans l'âge ou d'ordinaire les sens s'émoussent & laissent à l'esprit le haut du pavé, je vous dirois si je la crois sûre & susceptible d'amitié. Son plus grand défaut, selon moi, étoit une absence de dignité dans l'âme, un mélange de sensualité & de petites passions tumultueuses, trop peu de respect pour elle même. D'ailleurs je l'ai jugée des lors capable d'être très zelée amie, serviable, engageante, sincère dans ces moments-là. Je ne sçais si elle avoit des principes fixes, mais sûrement elle n'avoit pas une grande âme, & celle-la ne vient jamais quand on n'est pas né avec. Elle étoit plus capable que personne de faire des traits de générosité, de bonté, d'humanité. Elle n'étoit pas dure, pas naturellement malfaisante; mais elle n'avoit pas cette sincérité, cette franchise noble qui peint les grandes âmes. Elle jouoit l'étourderie par fines-



se, & ne trompoit pas longtemps. Si elle s'est corrigée de ſes travers, ſi à force d'être la dupe de ſon goût pour la tracasserie, elle a mis une partie de ſon esprit en réflexion, enfin ſi l'âge, l'expérience, le moral & le physîque ont concouru à diminuer un peu la fougue de hauteur que lui avoit donné les richesses & le ſuccès, je conçois que cela peut faire actuellement une personne très agréable & délicieuse, même dans la ſociété. Il y a quelque chose qui jure dans nos deux caractères, cela n'iroit jamais chez moi jusqu'à l'éloignement, mais jamais aussi jusqu'à la liaison d'amitié. Mon esprit la goute beaucoup, & mon cœur n'a rien à lui dire. „

A Berlin le mérite est une espèce de ridicule dont on fait bientôt justice. Qui n'a pas l'art de cacher ſon mérite fait fuir tout le monde & le pays ou il devroit y avoir le plus de littérature est celui on l'on ne ſçait pas lire, oui pas lire, je n'en rabats rien.





FRAGMENT D'UNE CORRESPONDANCE AUGUSTE.

Je voudrois fort connoitre M. Gellert, mais il n'a nulle tentation de me connoitre. Il y a des gens qui ont entrepris de me l'amener ſans avoir pu en venir à bout. Je vais encore faire une tentative. Il croit que j'ai plus besoin de lui qu'il n'a besoin de moi.

* * *

Pourquoi bruler les lettres allemandes renfermant la vie du Comte de Bruhl? La lettre de l'Auteur qui ſe moque de cette grillade vaut bien mieux que la biographie d'un homme qui méritoit d'être pendu & pas une ligne de plus. On dit depuis longtems que c'est une absurdité de bruler, & l'on continue toujours.

* * *

M. de Bar a grandes raisons de faire de mauvais vers, puisque je le défie d'en faire de bons, malgré les éperons dont il pique ſi cruellement ſa haridelle. Un pédant en prose est insuportable; mais il

 

n'y a point d'expression pour dire ce que c'est qu'un pédant en vers.

* * *

Le jour de la noçe du Prince Henri on fit un coq-à-l'âne; on oublia de faire troquer les bagues aux mariés. Le Roi se tuoit de le dire, mais on n'en fit rien. De cette affaire chacun s'est épousé lui même, car le Prince a gardé sa propre bague & la Princesse la sienne: Moi qui suis un peu superstitieux, je m'imagine que c'est pour cette raison que ce mariage a si mal tourné.

* * *

La pluspart des Souverains ont imaginé d'envoyer pour Ministres à sa Majesté des gens d'esprit; & l'on a remarqué que c'est précisément ceux auxquels il n'a point parlé. La France entr'autres choisit le Duc de Guignes qui étoit séduisant & jouoit bien de la flutte. Le Roi n'a pas voulu avoir cette double rivalité, & l'Ambassadeur françois ne fit autre chose à Berlin que l'amour aux belles Dames & des épigrammes sur de vilains Messieurs.

* * *

Milord Tirconel, l'un des plus aima-

bles hommes de ſon ſiècle & un très honnête homme, qui pis est, n'a jamais eu plus d'une minute d'audience. Le Roi disoit de lui *qu'il n'avoit point d'esprit, mais que les replis de ſon cœur étoient assez bien développés pour dépayser longtems ceux qui en avoit plus que lui.*

* * *

Ce Monarque a eu d'étranges idées ſur l'avantage dont étoit la probité à un Souverain. On lui disoit un jour d'un de ſes Ministres l'intérêt est la baze de ſon caractère, il n'est pas capable de prononcer une ſentence contre des gens obscurs; mais cent ducats, ou de riches bagatelles ne le trouvent gueres in-accessible, pourvu qu'il ne voye pas un danger prochain d'être découvert. *Qu'est-ce que cent ducats*, dit le Roi, *& peut-on appeller intéressé celui qui ſe contente d'une aussi misérable ſomme?*

* * *

On proposoit au Roi de Prusse d'accepter les offres d'un riche Saxon qui vouloit pour quelques titres honorifiques venir s'établir dans ſes Etats; il y consent & le nomme Chambellan. Sire, lui dit-on,



il est fort riche, *eh bien*, repond-il, *il faut lui donner l'excellence.* Il a cinquante mille écus de rente, *faisons le Grand Maréchal*, --& de ſuperbes terres qu'il possede dans la Lusace, *dites à la Chancelerie qu'on lui expédie un diplôme de Prince.*

* * *

Lorsque le Comte Poniatowski fut élu Roi en dépit du ſort & des Polonois, le Roi dit, *il règnera s'il a des gardes Russes & Prussiennes. Je ne ſçais ce que fera l'Impératrice, mais je réserve le commandement de celles que je lui destine au Prince Henry, mon frère.* Tout le monde ne ſçait pas que les Polonois demandoient ce Prince pour Roi, & que Frederic l'eut laissé couronner en effet, s'il eut pensé que le ſçeptre des Jagellons eut valu une guerre, que l'impérieuse Catherine étoit décidée de faire pour ſoutenir l'élection de ſon amant.

* * *

On ſçait que les Prédicans françois ſont quelquefois martyrs d'un zèle trop outré & qu'on les pend pour leur apprendre à ne pas prêcher une autre-fois les

dogmes de Calvin. Plusieurs persécutés dans leurs pays se réfugient à Berlin & y cherchent une petite vigne ou ils puissent planter à la gloire du Seigneur. Quand on sollicite en leur faveur la générosité du Roi, on commence toujour leur éloge par dire qu'ils ne sont point théologiens, alors S. M. s'attendrit & leur donne la permission de prêcher, & des recommendations pour le consistoire qu'il assure être infaillible.

* * *

On a reproché au Roi de Prusse les Laquais parvenus, & sa manière de vivre avec ses Heyduques. *Noé est leur grand-père & le mien, dit-il, c'est la confiance & non la familiarité qui a des inconvéniens.*

* * *

Une ancienne tradition raconte que lorsqu'un Prince de la maison de Brandebourg doit mourir on voit la *Femme blanche*, esprit errant dans le Chateau, portant un gros paquet de clefs, traînant une longue queue & aussi pâle que ceux qui voyent les esprits. Au commencement le Roi plaisantoit de cette prétendue apparition, mais depuis quelque tems, il dit qu'il ne faut jurer de rien. L'Allema-

gne est le pays où cette Secte fait le plus de fortune. Ce qui prouve, dit-on, le profond génie & les grandes connoissances de la nation.

On ne parle presque plus de ce fameux Schrœpfer, grand Phisicien, sans doute, qui prétendoit avoir tous les esprits à ses ordres. ou connoit sa mort tragique, causée par le désespoir, ou l'avoit mis la découverte de ses impostures, après qu'il ne s'étoit trouvé que des pierres dans une cassette, qui devoit renfermer des lettres de change pour quelques millions, acceptées par quelque démon richard, & payable à la banque d'Amsterdam. On assure cependant, que ce Magicien a converti certain Prince, qui, convaincu par ses opérations de l'immortalité de l'âme, est allé tout de suite se confesser, quitter le libertinage, & chercher son épouse delaissée, pour vivre avec elle en bon chrétien. Non seulement des enthousiastes, qui croyent à la magie, mais même des personnes, d'ailleurs de bon sens, qui ont assisté à ces apparitions, & à qui j'ai parlé, étoient très persuadées, qu'il y avoit du surnaturel, & il n'est presque

pas concevable, que dans un ſiècle aussi éclairé que le nôtre, il ſe trouve encore des gens, qui connoissent assez peu les effets de l'aimant, & de l'électricité, pour attribuer aux causes occultes des phénomenes, qui ſont ou ſimplement naturels, ou qui ſont illusion aux ſens.

Je n'ai jamais vu le prétendu immortel St. Germain, qui ſait ſi bien cacher ſon origine, & ſes ressources. Il a demeuré quelques mois chez une Dame de ma connoissance, qui m'a dit, qu'y étant tombé malade, il avoit tremblé de peur. C'est un vieillard, qui vivoit d'un grand régime, & ſe conservoit au moyen de quelques bons remèdes, qu'il distribuoit aussi pour de l'argent. Cela n'empêche pas, que ce ne fût un charlatan du premier ordre, qui malgré la pierre Philosophale, qu'il croyoit posséder, craignoit la mort, & ſe trouve ſouvent court d'argent.

* * *

Lorsque Voltaire & Maupertuis eurent quittés Berlin, le Roi bâailloit quelquefois, malgré les efforts que les autres beaux esprits faisoient pour qu'il ne s'apperçut point de l'absence de ces deux co-



riphéés. *Est-ce qu'il n'y aura donc plus de querelle*, dit Sa Majesté, un ſoir à ſoupé. *L'absence de nos deux atheletes occasionne un repos ſi complet que le bénifice va jusqu'à l'ennui.*



Le Roi a fait plusieurs essais d'Opéras & entr'autre un appelé *Cléophile.* Quoiqu'il versifie dix fois mieux qu'il ne faut pour ce genre d'ouvrage, *Häas*, qu'on apelloit le divin ſe plaignoit de la difficulté de faire de la mélodie ſur ſes paroles. On ne ſçavoit comment faire deviner cet inconvénient au Poëte couronné. Le Marquis d'Argens, quoique grand Courtisan, lui dit un jour que Voltaire avoit fait de mauvaises Comédies, & que Molière eut fait des Tragédies détestables. Le Roi devina & fit grace à *Häas* & au public de ſes Opéras.



On a imprimé beaucoup de lettres du Roi de Prusse, mais les curieuses ſont entre les mains de Madame *Du Vivier*, cy-devaut Madame *Denis*. Sur la fin de la vie de Voltaire, le Roi avoit entièrement

oublié ce qui s'étoit passé à Potsdam en mil fept cent cinquante trois.

* * *

Pour juger les Rois il ne faut pas lire leurs manifestes, ni les entendre à leurs audiences, mais assister à leurs conversations familières. Voici ce qu'écrivoit FREDERIC. „ Je fuis assez content du Grand Turc; il a donné un beau Cheval, fuperbement caparaçonné à M. de Vergennes. pour lui avoir fait ravoir fon vaisseau; cela est généreux; il reste en paix avec les Maltois, cela est prudent; il fe réjouit quand fa Sultane favorite accouche, cela est dans l'ordre, car il la fait accoucher lui-même & ne célebre pas la besogne d'autrui. J'ai envie de gronder le Roi de France d'avoir disgracié le Duc de Broglie, & de fe priver par là du feul bon chef, qu'il pouvoit mettre à la tête de fes armées. Maintenant les Alliés auront beau jeu avec le lent, le timide, l'indécis d'Estrée, & avec ce galant homme de Soubise, qui brille moins dans les champs de Mars que dans les ruelles de la Cour. Après le Marechal de Broglie le plus habile Général que la France ait, c'est fans



doute le Secretaire de M. de la Touche à la Martinique, qui d'un coup de plume vous tue deux mille Anglois, comme ſi c'étoient des mouches. J'aprouve que le Roi d'Angleterre laisse entrer du monde, quand il a la Reine ſur les genoux; cela explique le mystère qui ſe promène d'oreille à oreille, que Sa Majesté commence a diminuer par en haut & à s'engraisser par en bas. Mais je n'augure pas trop bien de cette fierté anglaise, qui croit pouvoir faire face à tout l'univers. La tyrannie terrestre & maritime est en alliance. Nous avons vu celle-là bien près de ſa chute; celle-ci pourroit bien être aussi humiliée un peu avec le tems. Si l'on en croit M. Hume, elle mine ſes forces par l'accumulation des dettes nationales, qui deviennent dangéreuses, quand l'intérêt va au delà de la nécéssité, & peut-être de la faculté du peuple. Ce problème entre dans la prédiction politique, & je ne ſuis Prophéte en aucun ſens. L'Angleterre est le pays des idées, &comme il n'y a rien de parfait dans le monde, ſe préfére celui des chim ères. Le Roi Guillaume, & les Wighs du tems de la Reine

Anne effrayoient la nation & une partie de l'Europe par la prétendue Monarchie universelle. Aujourd'hui c'est l'union étroite de la maison de Bourbon, qui allarme les esprits, arme les bras, & vuide les bourses. Comme citoyen de l'Europe j'aurais envie de redouter aussi peu cette dernière, qu'on reconnoit aujourd'hui d'avoir eu à craindre la première. On s'affoiblit fouvent, pour empêcher, qu'on ne le foit. Tout cela est fol, mais hélas! j'ai été malade; les fouverains fe font émancipés. Si le nouvel Empereur de Russie assistoit à mes leçons fur la Metaphyfique, il ne déraisonneroit pas au point de foutenir, que les engagements de la defunte Imperatrice ne l'obligeoient à rien. Le Comte Kaunitz vient de lui envoyer les livres de Grotius & de Puffendorff, qui prouvent la fausseté de ce principe par des arguments clairs comme le jour. En attendant il coquette avec les ennemis de fes anciens Alliés; il n'admet dans fa confidence que M. Keith; On ferme la porte au nez à tous les autres Ministres étrangers.

* * *



Le Roi de Prusse prétendoit que le Cardinal de Fleuri radotoit & le premier Ministre mettoit sur le compte de Sa Majesté Prussienne, tout ce que l'Autriche croyoit pouvoir reprocher à la France. Voici une pièce qui est extrêmement curieuse à bien des égards. 1o. Elle développe le caractère timide & faux du Cardinal 2o. elle annonce le fameux projet d'alliance entre les maisons d'Autriche & de Bourbon, rejetté & présenté par le Cardinal de Richelieu, ébauché par le Cardinal de Fleuri, consommé par le Cardinal de Bernis 3o. elle apprend au parterre comment les acteurs politiques jouent entre eux & font les répétitions.

Lettre écrite par S. E. le Cardinal de Fleury à S. ex. Mr. le Velt-maréchal Comte de Königsegg.

Mr. le Maréchal de Belle-Isle ne m'a pas laissé ignorer, Monsieur, la bonté, que votre Excel. a eüe de se souvenir de moi dans la conférence, qu'il a eüe avec elle, & je me flatte, que mes sentimens pour sa personne & pour ses talens lui



ſont connus depuis trop longtems, pour ne pas être persuade, que je ſerai toujours très ſensible aux marques de l'honneur de votre amitié.

Je m'en ſerois tenu pourtant an ſimple remerciement que je lui en dois, ſi je ne me croyois pas obligé de lui temoigner la peine extrême, que j'ai eüe en apprenant, qu'on me regardoit à Vienne comme l'Auteur principal de tous les troubles qui agitent aujourd'hui l'Allemagne. Il ne me convieudroit pas dans le moment present de me justifier d'une accusation, que je ne mérite certainement pas, & moins encore de la faire aux depens de personne. Je ne puis pourtant m'empêcher, d'assurer votre Excel. que votre Cour ne me rend pas justice. Bien des gens ſavent, combien j'ai été opposé aux résolutions, que nous avons prises, & que j'ai été en quelque façon forcé d'y consentir par des motifs très pressans qu'on a allegués, & votre Excel. est trop instruite de tout ce qui ſe passe, pour ne pas deviner aisement celui qui mit tout en œuvre pour determiner le Roi à entrer dans une ligue, qui étoit ſi contraire à mon goût & à mes principes.

 

J'ai regretté fouvent, Monsieur, de n'être point à portée de m'en ouvrir avec votre Excel. par ce que la connoissance, que j'ai de fon caractère & de fes lumières, me faisoit présumer, qu'il eût été très possible de trouver des moyens de prévenir une guerre, qui ne pouvoit qu'opérer de grands malheurs, & l'effusion du fang humain; Dieu ne l'a pas permis, & j'ose protester, que c'est ce qui cause toute l'amertume de ma vie.

Votre Excel. fçait tout ce que j'ai tenté fous le regne du feu Empereur, de glorieuse memoire, pour établir une folide & ferme union entre nos deux cours. Je l'avois regardé comme le maintien de de la tranquilité publique, & furtout de la Religion. Je ne veux, ni ne dois entrer dans tous les obstacles qui s'y font opposés; mais je crois avoir donné des preuves non équivoques de la droiture de mes intentions, & de tout ce que j'ai fait en conséquence, pour parvenir à un projet fi désirable.

Les plus grands maux ne font pourtant presque jamais fans remède, quand on est également disposé de tous cotés à le

chercher' Il s'agit aujourd'hui d'arrêter du moins les ſuites funestes d'une guerre, qui est prête à embrâser toute l'Europe. Je ne puis qu'approuver tout ce que votre Excellence a dit à Mr. le Maréchal de Belle-Isle, & je conviens qu'il est juste, que les propositions d'un accommodement ſoient proportionnées à la ſituation ou ſe trouvent les puissances respectives.

Mais vous étes trop équitables aussi, Monsieur, & vous connoissez trop l'incertitude des événemens, pour ne pas convenir aussi, que quelque ſuccès, dont Dieu favorise quelqu'un, l'humanité, la religion, ni même la politique ne doivent pas porter à en abuser, ni à en tirer tous les avantages, dont on pourroit ſe flatter. Ce ſeroit mettre des barrières insurmontables à une ſincère réconciliation, & laisser des ſemences d'une haine & d'une division éternelles.

Si votre Cour veut bien donner ſon approbation à ces réflexions, & ſe prêter à des conditions modérées, & raisonnables, qui ne blessent pas l'honneur du Roi, j'espère, que votre Excel. aura lieu d'être contente de nos propositions; l'Eu-

 

rope ni la religion ne ſont pas dans un état tranquille, & la principale attention des grandes Puiſſances doit être de tâcher à leur donner une forme durable & conſtante.

Le Roi ne veut rien pour lui; & votre Excellence n'ignore pas, que j'en ai donné une preuve bien convaincante dans les propoſitions, que me fit Mr. Waſner il y a ſix mois. Si j'euſſe été libre, je n'aurois rien oublié pour en faire uſage; mais, ſans nommer perſonne, vous ſavez que nous étions malheureuſement liés. Quoi qu'il en ſoit, je ne change point de ſiſtême, & je crois encore, que rien n'eſt plus eſſentiel pour la tranquilité de l'Europe, qu'une parfaite union entre nos deux Cours.

C'eſt un ouvrage digne de votre Excel. & je mourrois content, ſi les troubles préſens contribuent à la rétablir, & à la conſolider. Je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion de vous renouveller les aſſurances du cas infini, que je fais de l'honneur de votre amitié, & des ſentiments les plus diſtingués avec leſquels



je fais profession, Monsieur, d'être de votre Excellence. &c.

* * *

Qnand Frédéric & Voltaire, également dégoutés l'un de l'autre, eurent fait cette ſéparation éclatante & ridicule pour les deux amis, Voltaire écrivit les mémoires imprimés par une perfidie ſans exemple; & fit l'épitre ſuivante qu'on a déja pu lire dans un recueil que personne ne lit.

Epitre à Mr. de Voltaire.

O d'un ſiecle éclairé turpitude éternelle:
Le Chantre de Henri, dont la lyre immortelle
Du théatre François rétablit la ſplendeur,
Qui parlant à l'esprit par l'organe du cœur,
Fut rival des Miltons, du Tasse, des Corneilles,
Enchanta l'Univers par ſes ſavantes veilles,
Et dès l'enfance même illustrant ſon pinceau,
Fut le vainqueur d'Echile au ſortir du berceau,
Qui depuis unissant aux yeux de Melpoméne
Le compas d'Uranie & l'art de Démostène
Des Pradons de ſon ſiècle Aristarque éclairé.
Persécuté ſouvent, fut toujours admiré



Enfin cet Arrouet, cet étonnant Génie,
L'effroi d'un Tribunal, ou préside l'envie
Victime du pouvoir d'un rival couronné
Dans l'opprobre des fers se voit abandonné.
Melpoméne en frémit, la craintive Zaïre
D'un affront si cruel pleure, gémit, soupire,
Mérope pour un fils suspendant sa frayeur
D'un intérêt plus cher occupe sa douleur;
Le destin d'Arrouet cause seul ses allarmes,
Alzire est dans les pleurs, Azema dans les larmes,
Et l'ombre de Ninus, de la nuit du tombeau
Semble redemander un Sophocle nouveau.
Quoi: le Titus des Rois, des savans le modèle,
Dont l'Aurore annonçoit un nouveau Marc-Aurele,
Le Salomon du Nord en devient l'Attila,
Socrate disparoit, & l'on voit Borgia.
Ce Philosophe Roi, ce Mécène des sages,
Qui de nos cœurs surpris enchaîna les hommages,
Des talens, du mérite autrefois protecteur
S'en déclare aujourd'hui le dur persécuteur,
Ainsi que de Lucain l'oppresseur tyrannique

Commença de régner; la ſombre Politique
Protegent les vertus, encouragent les Arts
Honora pour un tems le Trône des Césars
Mais bientôt de Séneque oubliant les maximes,
Sur ſa Mere expirante il couronna ſes crimes,
Et de ſon Orient éclipsa la ſplendeur
Toi, l'oracle du ſiècle & ſon législateur
Illustre malheureux ton ingrate patrie
Par les accords touchants ſi ſouvent attendrie,
Paris, le vrai berceau des Arts & des talens,
Osa te refuser un légitime encens,
Épris d'un zèle amer, l'hypocrite au teint pâle
De Pélage en tes vers condamna la morale;
J'ai vu de Spinosa, le dévot effaré
Remarquant trait pourtrait, le ſystême abhorré,
Tantôt c'étoit Oedipe, & tantôt Uranie,
Qui ſervoient d'alimens aux ſerpens de l'envie,
Tantôt du grand Henri le Poëme immortel
Du censeur fanatique envenimoit le fiel,
Mais plus ſouvent encore de ſtupides Zoiles
Élevant contre toi leurs clameurs imbécilles,
Guidés par l'ignorance, ou ſéduits par l'erreur,
De leur organe impur distillèrent l'aigreur,



De ces vils ennemis tu confondis la rage
En méprisant leurs traits, un Philosophe, un
fage
Aux ferpens de l'envie oppose avec fierté
L'égide de Minerve & la Postérité.
Au dessus du vulgaire, foulant aux pieds la
terre
La tranquille vertu dont au bruit du tonnére.
Les cris tumultueux du vulgaire insensé
N'offrent rien à fes yeux, dont fon cœur foit
blessé
De tes foibles rivaux ta Muse triomphante,
Anéantit toujours la cabale impuissante.
L'ingénieux Gresset, le fombre Crébillon
Des Fontaines, Rousseau, le cinique Piron,
Tant d'autres dont les noms brillent fur le
Parnasse
Aspirèrent envain dans leur favante audace
A flétrir les Lauriers, qui couronnent ton front,
Victime de l'erreur, Martyr de la raison
De la vérité feule empruntant le langage,
Tu ne compris jamais qu'un indigne esclavage
Seroit de tes travaux le prix infortuné,

Qu'à languir dans les fers tu ſerois condamné;
Qu'en défendant Kœnig contre un froid Géomètre
Tu trouverois un jour ton rival dans ton Maitre.
Tu ne compris jamais, vertueux ſans efforts,
Qu'on fut ingrat ſans honte, & lâche ſans remords;
Qu'un Roi dont tu chantas les vertus passagéres,
L'héroïsme douteux, les ſuspectes lumières;
Dont la prose rampante, & les vers empruntés,
Par toi ſeul embellis, par toi ſeul enfantés
Ne durent qu'à toi ſeul leur mérite & leur gloire,
Que ce Roi, dont le nom doit vivre dans l'Histoire:
Héritier des talens, du ſang des Antonins,
Sous un ſceptre de fer régiroit tes destins.
Et que de Maupertuis les erreurs insensées
Par l'élève de Wolff ſeroient favorisées.
Tu prétendois envain, apôtre de Newton,
Enchainer l'ignorance au joug de la raison,
Le délire exalté d'un docte atrabilaire,
Du célèbre Leibnitz, impudent plagiaire,
Emeut tout un Licée aux accens de ſa voix,

L'ane de Bâlaam lui transmêt tous ſes droits ;
L'auguste Frédéric, est ſon juge & ſon maitre
Pour ne point l'approuver, ſait trop bien s'y connoître,
Je l'admire, & Phébus, dans ces honteux débats,
Une ſeconde fois est jugé par Mydas &c.

* * *

On diſoit au Roi que le Prince Royal alloit quelquefois déguisé en bonne fortune; *il n'y a pas de mal*, répondit ſa Majesté, *d'ailleurs je ſoupçonne que ſon manteau couleur de muraille ſera bientôt uſé.*

* * *

Lorsqu'on raconta à Frédéric la révolution de Dannemarc, *Struensée* est un *ſot*, dit-il, *on ne couche avec les Reines que lorsqu'elles regnent & qu'on est Généralissime de leurs troupes.*

* * *

Un homme extrêmement flatteur & paſſablement adroit dans ſes louanges faiſoit un jour une harangue au Roi aussi

longue que celles de Démosthenes, & presque aussi éloquente. Il pésoit furtout avec complaisance fur l'amour des Berlinois pour leur monarque. Frédéric recule de trois pas & enfonçant fon chapeau il répond avec le ton d'un déclamateur

Croyez moi, les humains que j'ai trop fu connoître
Méritent peu, Monsieur, qu'on daigne être leur maître

*
* *

Il y a un assez bon nombre d'années que les Juifs donnerent à Berlin le fpectacle d'une nôce fameuse. L'épouse venoit de Hambonrg & à cette occasion toutes les tributs Israélites obtinrent la permission d'entrer à Berlin. Le Roi fut invité, mais il répondit *comment ignore-t-on que je n'aime point les noçes & que de toutes les fêtes c'est la moins agréable que l'on puisse me donner.*

*
* *

Il y avoit autrefois un jeune Prince de Lobcowits résidant à Berlin, plein



d'esprit, aimable oisif & parconséquent amoureux. Une jolie danseuse fut l'écueil de sa raison. Il avoit le malheur de traiter cette affaire aussi sérieusement que feu Cyrus traita jamais la belle Princesse Mandane. Une maladie survient, Terspsichore est disgraciée, son amant fait succéder la dévotion la plus outrée, au libertinage le plus décidé. J'aimerois mieux, dit le Roi, que l'on devint sage par réfléxion, que dans la chaleur de la fievre; mais comme je ne vois aucune raison pour perdre une danseuse, parceqne son amant se convertit, il faut les laisser tous les deux obéir à leurs penchans. Que l'une danse & que l'autre prie.

* * *

Un des grands gouts du loi de Prusse est d'avoir des Princes pour officiers, comme si un Prince souverain avoit besoin d'avoir un maître pour être illustre. Il est pourtant très sûr que beaucoup de Princes ont ambitionné le titre de Feld-Maréchal dans son armée. Tout ce que dira la postérité de ce monarque ne fera pas mieux son éloge que ce trait.

* * *



Il parut il y a quelque tems un poëme moral intitulé le Plaisir. Son auteur avoit eu la force de le faire, mais non pas celle de l'achever; il étoit attaché à Madame de Pompadour, non par les bienfaits, mais par les ſentimens; on en parloit un jour devant le Roi, qui ſe pique d'être grand connoisseur en poësie. Il dit c'est un cours de logique dédié au Roi de Pologne; un traité de la chasteté dédié à Lays; de la valeur dédié à Mylord Sackville, du désintéressement au Comte de Brulh; de l'amour conjugal à Catherine II.

* * *

De tous les jugemens qu'on a porté de S. M. Prussienne, peut-être n'y en a-t-il pas un plus juste que celui d'un bas officier françois qui a ſervi quarante ans dans ſes troupes, ſans qu'il ait voulu l'avancer, disant pour raison qu'il aimoit mieux avoir le meilleur bas officier de l'allemagne que de faire un officier ordinaire. C'est une bonne tête, disoit ce vieux ſoldat, mais il faut que le hazard la mette dans ſa véritable place. Il a eu le bonheur de trouver les circonstances, qui manquent à



tant de millions d'humains; il a pu se livrer à son génie, à son caractère, seul façon de paroître ce qu'on est.

* * *

On sera peut-être curieux de savoir comment ce monarque parloit de théologie; voici ce qu'il écrivoit un jour à Voltaire a propos du péché originel. „ J'ai „ toujours respecté les théologiens, pauvre „ pigmée, Dieu me garde de me mesurer „ avec les tytans. J'ai très humblement „ proposé ma modeste opinion, & je dé- „ clare une bonne fois pour toutes ne rien „ comprendre à Malbranche, à Leibnitz „ à tous ces romans de l'esprit. Quant „ au péché originel, puisque vous le pro- „ tégés si fort, ¡puisqne vous trouvez si „ amusant d'être né bien méchant, je n'ai „ garde de vous ôter cet innocent plaisir. „ Faisons seulement un petit traité. Pen- „ dant deux siècles on élévera le genre „ humain selon la voix de la nature, de „ la raison, & de la conscience dans des „ climats où vous aurez eu soin de faire „ établir une religion, des loix & des „ usages bien analogues entr'eux. Au „ bout de deux siècles nous reviendrons



„ au monde pour voir la phisionomie du „ genre humain; je vous dirai alors ce „ que je pense de votre péche originel; „ & vous verrez s'il a autant de pouvoir „ fur l'homme qu'on le lui en attribue.



Lorsqu'on porte au Roi de Prusse un projet d'ordonnance, de manifeste, ou enfin une pièce politique destinée à circuler dans les gazettes & à amuser les badauts qui pensent que les Rois écrivent ce qu'il veulent faire, Avant de l'avoir lüe, il en retranche la moitié, il écrit ensuite cinq ou fix lignes de fa main & la rend au rédacteur, en lui disant que la fin est un peu longue & qu'il faut l'abréger. Le rédacteur répond par une grande révérence, remporte la pièce mutilée, la donne telle qu'elle est fortie de fes mains, & n'a pas plus d'égards à la correction royale, que Sa Majesté n'en n'a eu à fa composition.



Il y a quelques années qu'un Prince catholique renonça à fes héritages en faveur d'une postérité protestante, le Roi, qui est né coëffé, rioit au récit des détails



de cette anecdote. *Il ſemble*, dit le Prince Henri, *que personne à cent lieues la ronde ne puisse faire une faute ou une ſottise qui ne tourne à l'avantage de votre Majesté.*



Voici ce que le Roi pensoit d'Helvétius „ je l'ai lu c'est-à-dire lu en partie & „ vous ſçavés que j'ai la mémoire mau- „ vaiſe. A l'exemple de tous les vieux „ radoteurs je me ſouviens des moindres „ circonstances de ma jeunesse, mais j'ig- „ norerois que j'eusse existé avant hier „ ſe je n'existois encore aujourd'hui. Il „ me ſemble cependant que cet auteur, qui „ d'ailleurs écrit bien & pense avec beau- „ coup de profondeur; s'est trompé ſur „ quelques points qu'il a révoqués en- „ suite lui même. Il a cru par exemple „ que tout le monde agissoit par intérêt, „ il en a fait un principe de vertu con- „ fondant ce qui ſe fait & ce qui devroit „ ſe faire; mais je ne juge pas, car pour „ juger ce n'est pas assez de lire, il „ faut avoir médité.„





Mr. de Marchal changea de Religion a Madrid, & devint catholique. Sur le champ le Roi rompit ſon mariage & la jeune femme fut libre de ſe remarier.

* * *

Le Roi de Prusse voulant attirer à ſon ſervice un des hommes de l'Europe qui a le plus de talent, & fait le plus de bruit ne l'entretenoit que de littérature, de vers, de pièces de théatre, & enfin lui récitoit ces vers comme un chef-d'œuvre de verſification.

Ah: que vous etés digne, & d'un prix plus auguste
Et d'un autre adversaire, & d'un parti plus juste!
Et que ce grand talent, ailleurs mieux employé
D'un plus digne ſalaire auroit être payé!
Il est, il est des Rois, j'ose ici vous le dire,
Qui mettroient en vos mains le ſort de leur empire....
Sans craindre ces vertus, qu'ils admirent en vous
Dont j'ai vu Rome éprise, & le ſénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche



Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche,
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'apésantir sa main sur son liberateur
Lui, qui s'il n'usurpoit les droits de la couronne;
Devroit prendre de moi, les ordres qu'il me donne.



On contoit un jour chez la Reine, ou l'on a l'habitude de se mocquer de la Cour de Russie, que l'on y étoit de si mauvais goût en fait de musique que l'on y avoit joué un *solo* sur les tymbales. Le Roi qui aime à plaisanter, mais non pas qu'on plaisante, désapprouva hautement cette mauvaise historiette.



Un Prince d'Anhalt, ou pour mieux dire une Demoiselle de Haac se mit en tête d'épouser le Prince d'Anhalt. Déja la famille se pavane, la jeune personne s'accoutume à l'Altesse, les uns font des plaisanteries, les autres enragent; personne ne pense à la chose la plus nécessaire, le consentement du *Roi*, qui rioit de voir faire les préparatifs. Enfin l'on finit par



ou l'on devoit commencer & l'on supplie sa Majesté d'accorder la permission. Elle répond qu'elle s'étonne depuis quinze jours qu'on ait seulement eu pareille idée, & qu'on l'eut soupçonné de permettre d'abuser de l'âge & de l'extrême complaisance d'un vieillard déja hors de combat; qu'il protégeoit ses enfants & avoit trop de considération pour la maison, que sa Cour étoit ouverte à tous les princes d'Allemagne; que tous y trouveroient de quoi vivre suivant leur rang; que si l'on avoit pris des engagemens, il falloit les rompre, & qu'au surplus les larmes de la jeune personne se sécheroient; au lieu que la tache imprimée à une maison souveraine ne s'effaceroit pas de longtems. Ce trait dément l'opinion que beaucoup de gens se sont plûs à répandre sur l'extrême facilité que les mésalliances trouvoient chez ce Prince, quand elles n'étoient pas SANS DOT.

* * *

Il s'agissoit un jour de choisir un Ambassadeur auprès d'une des premieres cours de l'Europe: un Ministre proposoit le Comte de R.... quel est son revenu? demanda



le Roi, cinq ou ſix mille écus, répond-on; il me ſemble que le Comte est trop jeune & trop peu instruit, répond Sa Majesté. Il a une tante, poursuit le Ministre, qui l'aideroit dans une ſemblable circonstance. Il est vrai, dit le Roi, qu'avec de l'esprit naturel & du zèle on va loin dans cette carrière. Il est ſi zèlé, ajouta M. de Fikenstein, qu'il n'est pas même question de traitement. Votre idée est excellente, reprit Sa Majesté, c'est en effet ce qu'il y a de mieux pour la place vacante; en lui annonçant ſa nomination assurez-le de mon estime & de ma confiance. Le Comte de R.... est nommé, reçoit les complimens & au bout de quelques jours il parle de traitement. Le même ministre ſe charge d'appuyer ſa demande auprès du Roi. *Pour cet objet*, reprit Sa Majesté, *adressez vous à la Tante*. Le Ministre ſe rapella de la conversation, parla d'autre chose & l'ambassadeur fut ſe ruiner & ruiner la tante, ainsi que tout le monde la ſçu depuis.





S. M. le Roi de Prusse qui a plus que de l'indifférence pour les Ballons aërostatiques a été un des principaux protecteurs de l'électricité, dans un tems ou elle faisoit autant de bruit & causoit presqu'autant d'étonnement que le gaz enflammable. Un professeur nommé *Ludorff* fit en mil ſept cent cinquante deux, l'expérience de l'électricité du tonnerre & construisit ſon petit édifice dans un vignoble près de Berlin: le nuage passa par dessus, la chaine qu'il avoit attaché au fil d'archal pensa même lui couter la vie. On regardoit alors comme un phénomene les étincelles qui lui ſortoient des mains & de toutes les parties du corps & l'on traitoit alors les expériences de ce tems, comme celles de Messieurs Robert & Montgolfier, ſont traitées dans le notre.

* * *

On aura de la peine à croire que ce Prince ait pendant un tems beaucoup aimé les femmes. Il disoit à quelqu'un qui lui parloit avec respect de ſa légéreté „ c'est la faute des femmes & non la „ mienne, j'en ai cherché une pour me fixer „ qui ait plus de vertus que de prudence.



„ Toutes celles que j'ai vües jusqu'a présent „ m'ont chicané pendant six mois pour un „ billet pendant qu'elles ont capitulé au „ bout de trois jours pour le reste. Je ne „ changerai plus quand j'en trouverai une „ qui accordera le billet au bout de trois „ jours & s'en tiendra là pour la vie. Ce discours qui a plus de cinquante ans d'ancienneté prouve que la nature n'avoit pas plus refusé ces dons que mille autres à ce Prince; mais les flateurs, les complaisants & peut-être les camps ont tout gàté.

* * *

Peu de gens savent la vraie raison pour la quelle *la Baumelle* réussit aussi-mal à Berlin & surtout auprès du Roi. Ce n'est ni Maupertuis, ni Voltaire qui lui nuisirent, c'est pour avoir dit qu'on trouveroit à Coupenhague trois hommes dont Potsdam feroit jaloux. Le Roi qui n'en connoit pas sur la terre de cette trempe, leva les épaules & conseilla à cet étourdi de retourner d'ou il venoit. Ce n'est par la millieme preuve de l'art de certaines gens de dire ce qu'il faut taire.

* * *

Qu'est ce qui croira un jour que ſous un Roi philoſophe, que ſous le protecteur déclaré des Voltaire, des Maupertuis, des d'Argens, le Comte de Sinzendorff, ait paiſiblement crée ſa ſecte. Vouliez vous donc qu'on perſécutât, direz vous? à Dieu ne plaiſe; mais je voulois que le ſarcaſme étouffat cette folie dans ſa naiſſance & que l'on permit à chacun de rêver à la Sinzendorpff & non ces aſſemblées ou les têtes exaltoient au dehors les principes deſtructifs de toute activité.

* * *

Milord Tyrconnel mourut de faim à Berlin. C'eſt ce qui ſe vit lorſqu'on fit la diſſection de ſon corps. Les ſaignées ordonnées par La Métrie le déſſéchérent, Il étoit victime de ce Docteur. Le Roi dit à ce propos, *qui auroit cru que La Mettrie trouveroit encore quelqu'un de plus fou que lui?* Il eſt vrai que Mylord Tyrconnel eſt inexcuſable d'avoir eu de la confiance dans un homme qui avoit paſſé ſa vie à l'ôter aux hommes. Ce Miniſtre mourut en laiſſant beaucoup de dettes & peu de regrets, non qu'il n'en mé-

 

ritat beaucoup, mais parcequ'a Berlin comme ailleurs on ne regrette gueres.

* * *

Voici des paroles qui ſont nées ſous la plume de Frédéric, & nous les conſacrerons à la Poſtérité.

,, Je trouve des gens qui ont une es-
,, pèce de mérite. Les uns ont de l'es-
,, prit, les autres des connoissances, quel-
,, ques uns même de la probité & de la
,, droiture, quoiqu'en général cela ſoit
,, rare. Mais personne n'a comme vous
,, tous les talens rassemblés & ne joint
,, pas à l'esprit de Société ce qui fait une
,, liaison aimable, ſi quelque chose au
,, monde peut me rendre passable c'est
,, votre commerce. J'ai entrevu le bon-
,, heur, il a disparu pour moi au même
,, instant.

* * *

EPITAPHE de Pierre III. faite à Vienne.

Un fougueux émpereur a fini ſon destin
Il bien mérité cette terrible fin,
Il crut de Frédéric posseder tout l'esprit
Mais il ſe trompa fort, il n'en eut que l'habit.

*

Quoique le Roi de Prusse aimât passionement Voltaire il a cepandant fait quelques petits vers contre lui

VERS sur Candide.

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle,
A ces traits on le connoit bien
Frère cadet de la Pucelle.
Leur vieux Papa pour rajeunir,
Donneroit une belle somme,
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.
Tout n'est pas bien. Lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page,
Vous verrez même en cet ouvrage,
Que tout est mal, comme il le dit.

* * *

Il y a un Roi qui pourroit dire a juste titre:

„ *Rome n'est plus dans Rome, elle est tout ou*
„ *je suis.* „

En effet lorsqu'on se représente la Prusse on croit toujours voir une armée de deux cents mille hommes prête à se



mettre en marche. Qu'*Engel* fasse de ſon Roi un ſuperbe panégyrique, j'applaudirai à ſon éloquence, mais n'ayant point ſes talens, je me contenterai d'écrire au pied de la ſtatue du Monarque.

IL SCUT VOULOIR.

* * *

Un problême que les Economistes devroient résoudre est celui-ci. Comment ſe fait-il qu'un Roi qui a tout au plus ſept millions de ſujets; qui entretient deux cens mille hommes de troupes; qui crée des édifices, comme ailleurs on les dessine, ait dans ſes coffres des Sommes en réserve, plus considérables que n'en a aucun Monarque de l'Europe? en attendant que M. M. *Beaudeau*, *Roubaud*, *Morellet* &c. ayent éclairci cette question cherchons quelques vraisemblances.

Ne feroit-ce point parce qu'on ne paye que ceux qui ſervent. Encore a-t-on retranché de ce nombre ce qui ne tient qu'à la représentation. Est-ce un facrifice que celui de ces charges ſi ridicules aux yeux du philosophe; ſi génantes pour celui qui les occupe; ſi humiliantes pour ceux

qui les exercent; car les noms ne changent rien aux fonctions? Est-ce un sacrifice que celui de ces tables nombreuses, ou l'on contrarie la nature, jusques dans les momens qu'elle destine à la gaité; que ces prétendües fêtes, ou l'ennui se mêle à la fatigue?

Ne feroit ce pas parce qu'on ne connoit point ces Hordes dévorantes de Commis aux Finances, insectes pullulans qui traînent sur leurs traces la deprédation. On met dans la perception des derniers une simplicité, qui est une forte insulte à la ferme générale de Paris.

Ne feroit ce point surtout parce qu'on ne soumet pas les peuples à entretenir plusieurs Rois dans un seul Empire: comment nommer autrement les maisons fastueuses que certains Etats payent pour des Princes qui ne les gouvernent point; à enrichir des particuliers qui marchent à l'égal des Souverains, & les surpassent quelquefois en magnificence; (*) à payer les talens équivoques des Ministres avec des sommes énormes?

(*) Chanteleup, Chateau du Duc de *Choiseuil* est plus beau que Choisi, Compiegne & Fontainebleau.



Ne feroit-ce point enfin parce qu'on ne tolére point la confusion de tous les Etats. La noblesse d'Allemagne n'en est pas venüe à admettre dans fes Palais, & à fes jeux le premier Bourgeois heureux qui a beaucoup d'argent, & beaucoup d'audace. Les gouvernemens Germaniques ne fe font pas encore avisés de créer à chaque instant des places pour les Intrus.

Aux défauts qu'on n'a pas, joignés les qualités qu'on a. Nul détail n'est au dessous de celui qui gouverne. Il a foupçonné que l'usage du Caffé faisoit fortir annuellement de fes Etats de grosses fommes. D'après les recherches qu'il a ordonnées, il fe trouve que ces fommes exportées s'élévent à plus de trois millions de Livres. A l'instant de fages mesures pour diminuer insensiblement cette inutile & peut-être dangéreuse consommation. Il a cette inébranlable fermeté qui glace les folliciteurs, & déconcerte l'art de tromper les Princes en leur persuadant qu'il est permis de punir, mais glorieux de pardonner.

* * *

„ On parle diversement des motifs qui
„ portérent le Roi à conclure le paix avec
„ la Reine d'Hongrie en 1762. On sup-
„ pose entre-autres une lettre que ce
„ Prince avoit interceptée au Maréchal de
„ *Broglie*, portant défense à ce Géné-
„ ral d'aller au secours de Sa Majesté
„ Prussienne en cas qu'elle le demandât,
„ & par laquelle il a paru que le Cardinal
„ ne cherchoit que le plaisir de voir deux
„ puissantes maisons de l'Empire s'entre-
„ détruire- mais voici le véritable motif
„ de cette paix, tel qu'il est rapporté
„ dans une lettre particulière de Breslau
„ du 8. Juillet 1743. „

„ Le Roi de Prusse ayant été voir le
„ Général *Palland* qui fut blessé & fait
„ Prisonnier à la Bataille de *Chotusiz*,
„ ce Général laissa échaper, dans les en-
„ tretiens qu'il eut avec Sa Majesté, qu'il
„ mourroit content s'il pouvoit reconci-
„ S. M. Prussienne avec la Reine. Il
„ assura en même temps le Roi, qu'il ne
„ pouvoit pas manquer d'être la dupe de
„ la France, & qu'il en parloit avec la
„ conviction la plus certaine. „



„ Le Roi feignit de l'incrédulité, & dit „ qu'il avoit des preuves du contraire. „ Le Général *Palland* répondit fur le „ champ que ce qu'il avançoit étoit fi „ vrai, qu'il ne demandoit que fix jours, „ pour en convaincre le Roi; que Sa „ Majesté auroit déjà été trop généreuse „ pour accepter les propositions du Car- „ dinal. Le Roi le fomma de fa parole, „ & fe retira. „

„ Le Général Autrichien dépêcha fur „ le champ un exprès à Vienne, qui re- „ vint au bout de quelques jours. Mon- „ sieur *Palland* en fit avertir le Roi, qui „ vint le trouver. Dans cette visite, „ après quelques complimens, le Comte „ de *Palland* lui remit une lettre en priant „ Sa Majesté de la lire avec attention. Le „ Monarque la lut & pâlit en la lisant. „ C'étoit une lettre du Cardinal à la Reine „ d'Hongrie, par laquelle l'Eminence off- „ roit à cette Princesse, que le Roi de „ France lui garantiroit la Silésie & la „ Moravie, fi elle vouloit céder à l'Empe- „ reur la Bohême avec une partie de la „ haute Autriche.

Le Roi de Prusse après avoir lu cette lettre demanda au Général *Palland*, s'il pouvoit la garder quelques jours. M. *Palland* y consentit. Le Roi de retour chez lui, dit en présence de quelques uns de ses Généraux; *le Cardinal me prend pour un sot, il veut me tromper, mais j'y mettrai ordre.* Sa Majesté donna aussitôt ordre au Comte de *Podevils* son premier Ministre de traiter de la paix avec Mylord *Hintford* dans cette ville.

La Paix ayant été conclüe le 17. & le Duc de *Belle-Isle* en ayant eu vent, le Maréchal accourut comme un éclair au Camp Prussien & aborda le Roi en ces termes.

Sire, il y a des bruits d'une paix entre vous & la Reine d'Hongrie, oseriez vous Sire, abandonner le meilleur de vos Alliés, & tromper un Monarque aussi respectable que le Roi de France? le Roi ne répondit à ce discours insolent que par un regard majestueux, & plein d'indignation, ajoutant ces mots: *Osez vous me parler ainsi?*



Fallacem fallere, non est fallacia.

Lisez! En même temps Sa Majesté lui montra la lettre du Caroinal. Le Maréchal l'ayant lue fremît d'étonnement & de rage, & demanda à ſe rétirer. En passant par l'Antichambre du Roi, il empoigna ſa perruque de colère & la frôtà ſur ſa tête en disant le F. -- Prêtre.



Le Roi de Prusse à établi un nouvel Institut à Halle, qui acquiert une grande réputation. Il remèdie à l'inconvénient de ne pouvoir profiter de la ſçience des Professeurs, qui la vendent quelquefois un peu cher. Deux cens écus payent toute espèce de dépenses, de leçons & de frais quelconques.



Voltaire, dans un moment d'humeur, disoit à un Ecrivain illustre:

Second Julien, grand FREDERIC
Vous, fait pour éclairer & gouverner le monde.

Vous écrivez donc au Public;
Prenez garde qu'il ne réponde.

* * *

Beaucoup de gens ne voient dans le Roi de Prusse qu'un grand homme de guerre, un esprit ſupérieur, un politique profond. A ces titres glorieux on joindra ceux de protecteur du Commerce, & de tout ce qui a trait à l'ECONOMIE. Cependant il est arrivé plus d'une fois que les encouragemens donnés aux établissemens n'ont pas répondu a ſes vües, ſoit que les ſpéculations des entrepreneurs fussent hazardées, ſoit que les Evénemens dérangeassent des calculs probables. On éviteroit ces inconvéniens ſi on donnoit une forte gratification au lieu d'une modique avance. Le Souverain ne court aucun risque en récompensant le zèle, l'industrie d'un homme utile à ſon pays, & le ſpeculateur s'il est ſur de ſon opération, trouve dans un don une ressource toute différente que celle d'une avance qu'il faut finir par rembourser.



S. M. a donné 91,000 Ecus pour l'établissement des Colonistes étrangers de la Swabe. Plus d'un *Economiste* a revoqué en doute l'utilité de ces peuplades ordinairement assés mal composées. Sans rapporter les raisons pour & contre, nous nous contentons d'observer que ſi l'on faisoit un mélange de gens de métiers & d'agriculteurs ils s'entraideroient mutuellement; que ſi l'on établissoit des chefs dans chaque Colonie dont l'employ ſeroit de ſurveiller l'entretien des bestiaux, l'usage des instrumens, la conduite des colons; d'aider ceux qui montreroient le plus d'ardeur, & de purger l'établissement de ſujets tout à fait vitieux, on préviendroit la pluspart des abus qui rendent vaines les intentions des Souverains.

Les Etats du Roi de Prusse renferment ſept millions d'habitans. La population d'Angleterre va peut-être à huit. Son commerce est florissant, & cependant elle est affaissée ſous le poids de ſes dettes. Les Etats de la Prusse au contraire regorgent de trésors. Leur abondance est telle qu'on dédaigne même

ces emplois utiles qui donnent une valeur active à l'or & à l'argent. On pourroit rendre tributaires les Banques de Gènes, de Londres, de Turin, de Hollande, de France & trouver dans des ſpéculations ſages & moderées des bénéfices certains. Comment peut-il ſe faire que quatre vingt millions de Livres ſuffiſent dans un pays, & que quatre cens millions ne ſuffiſent pas dans l'autre?

Au lieu d'écrire en beau ſtile les exploits d'un conquérant, il ſeroit à ſouhaiter qu'un homme ſage & éclairé (Mr. de *Hertzberg* par exemple) donnât un tableau résonné de tout ce qui a été fait par *Frédéric II.* On y verroit ce que peut un ſeul homme, plein de génie, d'ardeur, & de l'amour de ſon pays; que les fastueuses dépenses des Cours ſi onéreuses pour les peuples n'ajoutent rien a la grandeur personnelle; que le bonheur général tient à l'Economie, à l'industrie, & au commerce; q'un Prince éclairé peut toujours ſe procurer des instrumens utiles quand il veut ſe ſouſtraire aux préjugés de l'ancienneté & à la tyrannie de l'usage. Mr. *William Pitt* n'a pas vingt



quatre, ans & on fçait ce que fa nation en penfe.

5°. Ce ne font pas toujours les fortes avances qui font nécessaires, mais une protection foutenue qui laisse la plus entière liberté aux Speculateurs, & ne fe montre que pour applanir les difficultés, mais des distinctions qui honorent un état fi utile, fi estimable, & qui exige tant de qualités. Il y a une manière de lier l'Agriculture & le Commerce d'un pays, par laqu'elle ils s'entrepretent leurs fecours & que tous deux concourent également à la félicité publique. Nous nous fommes constamment éfforcés de répandre ces principes daus cet ouvrage. Heureux fi nous avions fçu les mieux devélopper!





TRAITS DIVERS
pris dans les conversations de gens qui ont été à même de connoitre Potsdam.

Un Officier fort peu connu & médiocrement estimé fit dans la dernière guerre un coup qui marquoit autant d'intelligence que de bravoure. Il mourut de ses blessures deux jours après. *J'aime mieux sa mort*, dit le Roi, *que la vie des trois quarts de ceux qu'on cite, & ce n'est pas pour la vingtième fois que je vois qu'il n'y a que les occasions qui font les héros.*



Lorsque Elizabeth Impératrice de Russie fut morte, chacun parloit très differement du regne de Pierre III. & son auguste épouse inspiroit dès lors le plus vif intérêt. *Je la plains du meilleur de mon ame*, dit Sa Majesté Prussienne, *sa situation est la plus difficile de l'univers, elle a trop d'esprit pour n'avoir point de délicatesse. Si elle écoute son cœur & ses*

 

vertus, elle ſe perd & ſi elle ſe ſoutient, en les ſacrifiant ce n'est qu'une victime couronnée. Il paroit que cette grande Princesse a trouvé l'occasion de couper le nœud gordien.

* * *

Les conteurs d'anecdotes prétendent qu'il a existé un ouvrage conçu dans les Soupers de Potsdam, né à Sans-Souci & étouffé dans le cabinet du Roi. Ce petit monstre étoit intitulé *les Paralelles.* Le Maréchal de Richelieu & M. de Daun, Frédéric & Marie-Thérese, le Roi de Pologne & l'Empereur, Madame de Pompadour & le Comte de Bruhl, le Roi d'Angleterre & Catherine II. & pour égayer la matière, le Maréchal d'Etrée & un grand Cheval Danois. Le Conteur de ce petit fait assure avoir lu l'ouvrage & prétend que c'est une des plus agréables débauches d'esprit, qui ſoit ſorti de l'esprit humain en délire.

* * *

Une Princesse écrivit au Roi la lettre ſuivante. „ Sire, je prends la liberté de „ proposer à Votre Majesté deux ſujets „ extremement rares. L'un est un jeune

„ homme philosophe que la nature avoit
„ rendu étourdi & que l'étude, la réfle-
„ xion & furtout le malheur ont rendu fa-
„ ges. L'autre est un homme formé, la
„ probité même, extrêmement froid & me-
„ suré, fage, respectable à tous égards,
„ vivant rétiré par goût & fouvent dissipé
„ par devoir. Un de ces caractères furs
„ & bien rares, auxquels on s'adresse
„ toujours pour les conseils. „ Le Roi
répondit, *Le premier n'a pas besoin de moi & je n'ai pas besoin de l'autre.*

* * *

Je ne fais pourquoi Voltaire dans plusieurs de fes lettres apelle les Soupers de Potsdam le *réfectoire.* Il écrivoit à M. le Comte de ...... à Paris. „ On parla hier
„ au réfectoire de vos charmans ouvra-
„ ges, j'eus le plaisir d'entendre rendre
„ justice au mérite, & au mérite qui
„ m'intéresse. „

Plusieurs autres fragments font foupçonner que ce réfectoire fe changeoit quelquefois en Bureau d'esprit. Voici comme on y a jugé quelques livres.

Conseils a un ami, par Madame de Puysieux, & les *Caractères*, par la mê-



me. Assez bon pour traîner dans la poche pendant quelques jours.

Considérations sur les mœurs du siècle. La vérité s'y exprime durement, mais avec esprit.

Le qu'en dira-t-on. Bon à parcourir, ne fut-ce que pour savoir ce qui a donné un moment de faveur à cet ouvrage.

Collection de lettres pour servir de supplement à celles de Madame de Sévigné. C'étoit un abrégé & non un supplément qu'il falloit.

Lettres Moscovites. L'intrigue des Cours décrite en style de laquais.

* * *

Un Général-Major au service de Prusse plein de talent & de mérite parloit sans-cesse de liberté & des fers humilians du despotisme. Le Roi lui écrivit, Monsieur le Général-Major je vous prie de ne plus faire le Brutus dans mes Etats, autrement je serois obligé de conspirer contre votre liberté.

* * *

En 1753. il y avoit à Berlin un homme obscur, jeune & singulier, qui fai-

soit un grand mistère de ſon nom. Il avoit entrepris un ouvrage, dont le projet avoit paru assez beau & assez utile pour engager Montesquieu, Fontenelle & Voltaire à le revoir & à le corriger. Il écrivit au Roi de Prusse que ces autorités ne lui ſuffisoient pas & que c'est à ſon ſuffrage qu'il aspiroit. Le Roi répondit, vous êtes trop difficile, les trois noms que vous me cités valent mieux que tous les Rois de l'Europe & j'accepte votre livre pour voir mon nom mêlé avec le leur.

* * *

Il y a quelques années que le Roi nomma une Co-adjutrîce du Chapitre de Herforth. C'étoit dans le moment qu'une jeune Chanoinesse étoit, je ne ſais comment accouchée dans cette ſainte maison. Grande plainte au Roi, qui dit à la Co-adjutrice, j'espère que vous ne ſaurez rien du passé & que vous recommanderez à vos Dames plus de prudence à l'avenir.

* * *

Il parut à peu près dans le même tems une lettre au public qni ne ſe débitoit



qu'en cachette & qui faisoit des plaisanteries ſur l'accouchement imprévu d'une Grande Duchesse. Quand tous le monde eut pris copie de cette lettre, le Roi la fit défendre. On a ſçu depuis qu'il s'étoit jugé lui même.



A la fin de la guerre de 1762. il fut question d'assembler un Congrès à Berlin; Marie Thérese s'y opposa, disant quelle redoutoit encore plus l'éloquence de ſon ennemi que ſes armes. Voici ce qu'un homme d'esprit écrivoit à cette occasion. „ Je m'enhardis quelquefois à „ m'impatienter contre la Providence, el- „ le s'épuise en même tems à faire naître „ deux chef-d'œuvres & cela pour les ap- „ poser l'un à l'autre. Pendant que de „ leur union eut pu résulter la félicité du „ monde. „



Le Roi de Prusse mit en fermes héréditaires il y a un certain nombre d'années tous ſes Domaines. Tout le monde s'empressa d'en avoir. Un de ſes Conseillers lui proposa d'employer à cette opération

une partie des fonds de ſa caisse particulière. Il faudroit être bien dupe, repondit-il, pour en placer ſur des objets aussi litigieux.

* * *

Une Margrave Henri, née Princesse de Dessau étoit en quelque manière exilée à Colberg, elle s'étoit adressée à l'Imperatrice Elizabeth, qui la faisoit venir en Russie, Etant en chemin elle apprit la mort de cette Souveraine. Pierre III. envoya ſur la route un Gentilhomme & huit Soldats, qui l'arrêterent & la remirent aux mains du Roi de Prusse. On n'a jamais ſu la cause de ſa faveur, ni de ſa disgrace, & pourquoi le Roi étoit devenu ſon juge, C'étoit une Princesse que la tournure de ſon esprit rendoit fort intéressante.

* * *

Peu de gens ſavent que feu le Général Bauer, mort récemment au ſervice de Russie, doit ſa fortune au grand Frédéric, qui affectoit de répéter le desir d'avoir un pareil homme à ſon ſervice. Catherine redoubloit de générosité pour conserver



un homme prêt à lui échapper & auquel le Roi de Prusse ne pensoit seulement pas.

* * *

Lorsque le Comte de Bruhl fut mort, on repandit que la Cour intéressée à savoir ses iniquités & les secrets de son long ministère, feignit cette mort, ne voulant pas manquer à la mémoire du feu Roi en le mettant à l'inquisition, ni ignorer des choses dont lui seul étoit instruit. On soutient donc que l'on enterra un Simulacre & que le Ministre a tout révelé à condition qu'on lui laisseroit la vie. On ajoute qu'il a survécu sept ans à ses funérailles & que le Roi de Prusse mis dans le secret, avoit consenti qu'il fut enfermé dans une de ses forteresses, ou il est mort. Cela ressemble beaucoup aux contes populaires qui suivent toujours la mort des Favoris de la fortune.

* * *

Il y a quelques années que la Reine de Prusse fut à toute extrêmité. Voici l'oraison funêbre qu'on en faisoit alors.

„Elle a fait à Berlin tout le plaisir qu'elle

„ a pu, ne pouvant y faire tout le bien
„ qu'elle vouloit.„

* * *

Voltaire étoit à Berlin, faisoit des vers pour les belles Princesses. Quinze ans après l'Impératrice de Russie l'invita de se rendre à sa Cour; il répondit par les vers suivans.

Dieux qui m'ôtez mes yeux & mes oreilles
Rendez-les moi. Je pars au même instant.
Heureux qui vit vos augustes merveilles
Oh Catherine! heureux qui vous entend
Plaire & regner c'est là votre talent;
Mais le premier me touche d'avantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage
Il cesseroit de l'être en vous voyant.

Malheureusement il avoit écrit a peu-près la même chose à la Margrave de Bareuth, quinze ans auparavant. Le Roi qui a une mémoire excellente, se rappella les vers & l'occasion ou ils avoient été faits. Les Gazetiers ne manquèrent pas d'écrire que l'invitation de l'Impératrice étoit une fable & les vers ressuscités. Ca-



therine lut cette anecdote & trouva que ſes bontés valoient bien la façon d'un madrigal tout neuf.



On ſçait que pendant la dernière guerre & cinq où ſix ans après il y a eu à Berlin de très mauvais argent. On faiſoit ſouvent des remontrances au Roi pour faire des changemens dans ſa monnoie. Qu'importe, disoit le Roi, que ma figure ſoit ſur de l'or où ſur du cuivre doré, puisque tout le monde veut bien s'en contenter; & ce n'eſt que lorsque le commerce, s'eſt un peu étendu qu'on a penſé ſérieusement à la mettre au tître des monnoïes de l'Europe.



Le premier Avril mil-ſept-cent-ſoixante-douze, fut le jour où les Auteurs de la révolution de Dannemarck devoient recevoir la peine de leur crime. L'infortunée Reine Caroline Mathilde, qui craignoit moins pour ſa tête que pour une priſon perpétuelle, demanda la permiſſion d'écrire au Roi de Pruſſe & vouloit avoir pour Juge trois Rois, parceque, disoit-

elle, toute espèce de criminel étoit en droit de récuser des personnes connues pour leurs ennemis. On lui refusa cette consolation. Cependant un Gentil-homme Danois se chargea de la commission & vint à Potsdam. Le Roi ne crut pas devoir l'entendre & on lui fit dire que tant que la Reine seroit en Dannemarck, elle ne devoit espèrer que dans les flottes de son frère: Mais lorsque depuis elle fut revenu à Zell il lui fit offrir tous les secours que sa condition éxigeoit.

* * *

Le Roi de Prusse n'a jamais pu supporter le galimathias obscur de *Klopstock* & lorsqu'on vouloit le convertir en faveur de *Lessing;* je l'estimerois, dit-il, s'il n'avoit pas fait *Emilia Galotti:* mais que dire d'un Poëte qui dit que Voltaire est *unpetit garçon* & choisit pour les personnages de la meilleure de ses pièces un Prince qui est un sot, un Chambellan qui est un vil assassin; une femme qui est une furie, une mère qui est une bavarde, une fille imbécille & un père extravaguant. Ce jugement royal est trop sévè-



re: mais Frédéric auroit pu dire que *Lessing* est à Voltaire ce que l'auteur des *Voleurs* est à *Lessing*.

* * *

Avant que Voltaire fut en Prusse, où pour mieux dire avant qu'il eut confié la Pucelle au Roi son rival, celui-ci prétendoit que cette infâme rapsodie étoit malapropos attribuée à l'homme de France qui avoit, le plus de goût, c'est le comble des horreurs; & les gens qui ont du tact n'y trouvent pas même de l'esprit. Algarotti qui n'aimoit pas Voltaire; mais qui avoit de l'esprit, contredit ce jugement & demanda au Roi la permission de lui lire l'ouvrage. Il lui en lut en effet quelques chants. Cela est tout nouveau pour moi, répondit Frédéric, ce n'est pas le Poëme que j'ai lu, & autant je proteste contre la copie pseudonime, autant j'aime la véritable. Dans le fait c'étoit la même; mais les noms imposent.

* * *

L'Impératrice de Russie avoit presque résolu de marier le grand Duc de Russie avec la Princesse Albertine de Suède. Il

y avoit déja des paroles de données avec la Princesse de Darmstadt, Sœur de la Princesse de Prusse. Cette union étoit l'ouvrage du Prince Henri, & l'Impératrice de Russie embarassée de reculer ne vouloit pas choquer le Landgrave. Le Roi de Prusse lui écrivit qu'en cas que ce Prince s'en fachât sérieusement, il la prioit de se tranquiliser, s'offrant de faire avec elle une alliance offensive contre le Landgrave de Darmstadt.

* * *

On disoit un jour au Roi que son siècle étoit celui des révolutions. En effet révolution en Dannemarck, révolution en Russie, révolution en Suède, révolution en Pologne, révolution en Amérique, révolution en Hollande, révolution à Genève. Ce sont, dit-il, les petites passions qui les causent en animant ceux qui touchent & qui approchent de la cheville ouvriere. Dieu seul peut calculer ces chaines infinies, de même (il avoit sa flutte à la main) que la musiqne roule sur sept tons, de même le sistême harmonique des causes & des effets, dans l'é-



conomie humaine roula ſur ſept ou huit passions que nous voyons diversifiées à l'infini & que l'esprit humain ne ſauroit débrouiller.



Un paysan Prussien, instruit de l'anecdote du Meunier qui avoit causé la disgrace du Chancelier....., présenta une requête au Roi contre le Tribunal de Justice. Le Roi ordônna à ce Tribual de revoir ce proçès, la révision fut ſuivie d'un jugement ſemblable au premier Nouvel ordre du Roi de procéder à d'autres informations; troisième confirmation de la part du Tribunal. Le Roi piqué écrit à Mr. de Münchhausen, qui en étoit Président, *mal éxaminé*, *mal informé*, *mal jugé.* Le Président écrit au bas du même papier, *ma tête est à votre ſervice, mais non pas ma consience, le jugement demeurera tel.* Le Roi étoit furieux de colère de ce que ſon Ministre ait osé écrire ceci au bas des paroles royales; chacun s'attendoit de voir arriver la disgrace du Président; il reçut en effet deux heures après une lettre du Roi qui le félici-

toit de sa fermeté & lui accordoit une augmentation de gages de huit cens écus.

* * *

Le Roi de Prusse n'a jamais approuvé la conduite des Anglois dans la guerre d'Amérique & il s'en est librement expliqué. Mais lorsque les Etats unis ont voulu lui envoyer un Ambassadeur, il a toujours refusé de le recevoir; persuadé que les peuples n'ont besoin que d'être invités pour aller tenter la fortune & que ces Ambassadeurs ne sont que d'illustres enroleurs. Mais lui même a envoyé à Boston une espèce de Consul pour commencer des liaisons de commerce.

* * *

Il y a quelques années qu'un chien enragé mordit à Potsdam dix-neuf personnes, dont six moururent. En conséquence le Roi proscrivit toute l'espèce & vingt quatre heures après il n'y eut pas un chien dans Berlin; on en tua quatorze mille.

* * *

Le Roi qui a passé sa vie à se mocquer



de son Académie lui envoye cependant quelquefois des discours ou des éloges tels que ceux de Voltaire & de la Métrie. On imagine avec quelle fadeur ces morceaux sont loués. Il arriva un jour qu'il lui fit parvenir un discours, dont ils ne reconnurent ni les principes ni le stile. Ils le traiterent si lestement qu'il resta pendant trois mois entre les mains du Secretaire perpetuel, sans qu'il fut question même de le lire. Cependant le nom de l'auteur transpira & les éloges de commencer. Le Roi dit sêchement, vous m'avez appris ce que je dois penser de vos suffrages, & depuis ce moment il n'a plus rien envoyé; mais il s'est reservé l'usage des plaisanteries, & il faut avouer que Piron n'a pas mieux persiflé l'Académie françoise, que ne l'est quelquefois l'Académie royale.





EXAMEN DES MEMOIRES

Pour ſervir a la vie de Voltaire.

Le portrait du Roi Frédéric Guillaume est une caricature; il étoit dur mais non brutal jusqu'à lever la canne ſur une femme. Ses thrésors étoient remplis de ſes économies & non des fruits de ſon avarice. Et un homme qui ordonne ſes funerailles avec autant de ſang-froid, qui preſcrit a chaque Officier ſa marche, & a chaque perſonne ſes fonctions a une certaine force dans l'ame qui n'eſt jamais ſans des vertus réelles.

„Comme ſon Père lui accordait peu de part aux affaires dans ce pays ou tout conſiſtait en revues, il employa ſon loiſir à écrire aux gens de lettres de France qui étaient un peu connus dans le monde; le principal fardeau tomba ſur moi, c'était des lettres en vers, c'était des traités de métaphiſique, d'hiſtoire, de politique; il me traitait d'homme divin, je le traitais de Salomon; ces épithetes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelques unes



de ces fadaises dans le recueil de mes œuvres, & heureusement on n'en a pas imprimé la trentième partie. „

Il y a dans ce passage une ingratitude révoltante, & une insolence de Poëte. Il étoit ridiculement empressé de faire circuler les missives royales; elles arrivoient manuscrites à Paris, & passoient des poches affidées dans les Mercures flatteurs; que c'étoit un être vil que cet esprit sublime! & Frédéric doit en effet se repentir d'avoir versé la gloire sur un homme qu'il falloit admirer & mépriser.

„ Le Roi de Prusse quelque tems avant la mort de son père, s'était avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avoit eu un Prince pour disciple la première chose qu'il lui eut recommandé aurait été d'écrire contre lui; mais le Prince Royal n'y avait pas entendu tant de finesse. Il avait écrit de bonne foi dans le tems qu'il n'était pas encore Souverain, & que son père ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique; il louait alors de tout son cœur la modération, la justice, & dans son enthousiasme il regardait toute usurpation comme un cri-

me. Il m'avait envoyé ſon manuscrit à Bruxelles pour le corriger & le faire imprimer; & j'en avais déja fait préſent à un Libraire de Hollande, nommé *Van Duren*, le plus insigne fripon de ſon espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'Anti-Machiavel, tandis que le Roi de Prusse qui avait cent millions dans ſes coffres, en prenait un aux pauvres Liègeois par la main du Conseiller Rambonet. Je jugeai que mon Salomon ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laissé ſoixante ſix mille quatre cents hommes complets d'excellentes troupes, il les augmentait, & paraissait avoir envie de s'en ſervir à la première occasion.„

Ces corrections pretendues ne portoient que ſur quelques fautes de langage. Voltaire étoit un pauvre politique. Il n'avoit pas fait préſent du manuscrit à Van Duren, mais ſtipulé un bon traité par lequel il devoit lui revenir pour quatre mille francs de Livres toute espèce qu'il comptoit bien revendre a Sa Majesté.

„ Ses trouppes étaient déja en Silésie quand le Baron de Gotter ſon Ministre à Vienne, fit à Marie Thérese la proposi-



tion incivile de céder de bonne grace au Roi Electeur fon maitre, les trois quarts de cette Province, moyennant quoi le Roi de Prusse lui prêterait trois millions d'écus, & ferai fon mari Empereur.„

„Marie Thérèse n'avoit alors ni troupes, ni argent, ni crédit, & cependant elle fut iufléxible, elle aima mieux risquer de tout perdre que de fléchir fous un Prince qu'elle ne regardait que comme le Vassal de fes ancètres, & à qui l'Empereur fon père avait fauvé la vie. „

FREDERIC ne demanda point les trois quarts de la Silesie ni même le quart, mais il voulut un peu s'arrondir, & peut-être eut il mieux valu alors lui accorder quelque chose que de continuer une guerre ou la fortune fe mit a coté de ce Monarque, & ne le perdit pas de vue dans les affaires vraiment essentielles. L'Empereur n'avoit point fauvé la vie au Prince Royal. C'est un conte pueril que cette pretendue resolution de renouveller la fçène fanglante de Dom Carlos. Jamais la maison de Hohen-Zollern n'a été vassale de la maison de Habsbourg, & un Electeur n'est point vassal de l'Empereur.

„Son père avait logé à Potsdam dans une vilaine maison; il en fit un palais; Potsdam devint une jolie ville, Berlin s'agrandissait; on commençait à y connaître les douceurs de la vie, que le feu Roi avait très négligées: quelques personnes avaient des meubles. La plus-part même portaient des chemises, car sous le regne précédent on ne connaissait gueres que des devant de chemises qu'on attachait avec des cordons, & le Roi regnant n'avait pas été élevé autrement. Les choses changeaient à vue d'œil; Lacédemone devenait Athènes, des deserts furent défrichés, cent trois villages furent formés dans des marais dessechés. Il n'en faisait pas moins de la musique, & des livres, ainsi il ne fallait pas me savoir si mauvais gré de l'appeller le Salomon du Nord. Je lui donnais dans mes lettres ce sobriquet qui lui demeura longtems.„

Il faut le louer & non commencer une satyre a propos de son goût pour bâtir. Berlin est devenu la plus belle ville de l'Allemagne & une des plus belles de l'Europe. L'éxageration ridicule qu'il n'y avoit pas de chemises à Berlin en 1736.

 

ne mérite que de la pitié... Est-ce à un homme de lettres de jetter du ridicule sur un Roi qui se delasse dans la lecture des bons ouvrages. S'il avoit passé la moitié de sa vie dans les bois & l'autre dans des boudoirs comme Louis XV, on eut rien dit, mais il cultive les arts, il les honore, on s'en mocque, voila ce qui a multiplié comme les sables du bord de la mer les ennemis de Voltaire.

„ On imagina de m'envoyer secrettement chez ce Monarque pour sonder ses intentions, pour voir s'il ne ferait pas d'humeur à prevenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui après avoir tombé sur nous, & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes dans l'occasion pour mieux assurer la Silesie, cette idée était tombée dans la tête de Monsieur de Richelieu, & de Madame de Chateauroux. Le Roi l'adopta, & Monsieur Amelot, Ministre des affaires étrangères, mais Ministre très subalterne, fut chargé seulement de presser mon départ: il falloit un prétexte. Je pris celui de ma querelle avec l'ancien Evêque de Mirepoix, le Roi approuva cet expédient: j'é-

crivis au Roi de Prusse que je ne pouvais plus tenir aux persécutions de ce Théatin & que j'allais me réfugier auprès d'un Roi philosophe, loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce prélat ſignait toujours l'Anc. Evêq. de Mirepoix en abregé, & que ſon écriture était assés incorrecte, on lisait l'âne de Mirepoix, au lieu de l'ancien; ce fut un ſujet de plaisanterie, & jamais négociation ne fut plus gaïe. „

Véritable mensonge imprimé! qu'elle idée qu'on eut pensé a charger de négociations le plus fol des hommes. Mais il a eu cette manie. En 1768. Il eut aussi l'idée creuse de ſe faire nommer Ministre conciliateur dans les troubles de Genève, lui qui avoit allumé l'incendie.

„Frédéric gouvernoit l'église aussi despotiquement que l'état, c'étoit lui qui prononçait les divorces quand un mari & une femme voulaient ſe marier ailleurs; un Ministre lui cita un jour l'ancien Testament au ſujet d'un de ces divorces, Moïse, lui dit-il, menoit les Juifs comme il vouloit, & moi mes Prussiens comme je l'entends. „

Erreur! jamais il n'a mis cette legere-



té qui eut fini par diminuer le respect qu'on doit aux Rois. Il a tranché despotiquement, mais en voulant que certaines formes fussent observées. A force de vouloir être plaisant on dit des absurdités; alors on est plus un homme d'esprit qui amuse en contant, mais un Saltinbarque qui fait rire un moment la populace.

„Un jour, après la lecture, La Métrie qui disait au Roi tout ce qui lui venoit dans la tête, lui dit, qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune: laissés faire, lui dit le Roi, on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus; La Métrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophtegme, digne de Denis de Syracuse.„

Ce jus étoit de l'esprit, de l'amusement. Or le citron étoit intarissable, ainsi le Roi ne pouvoit imaginer de le presser. Ce mot si souvent & si ridiculement appliqué ne l'est pas mieux dans cette occasion.

„Maupertuis qui savait l'anecdote de l'écorce d'orange prit son tems pour répandre le bruit que j'avais dit que la charge



d'Athée du Roi était vacante. Cette calomnie ne réussit point. Mais il ajouta ensuite, que je trouvais les vers du Roi mauvais, & cela réussit. Je m'apperçus que depuis ce tems là les soupers du Roi n'était plus si gais, on me donnoit moins de vers à corriger, ma disgrace était complette. „

Il n'étoit pas nécessaire que Maupertuis en parlat. Voltaire le plus étourdi des hommes l'avoit repeté de cent façons. Il ne l'articuloit pas mais il le faisoit entendre. Cela revient au même & peut-être est plus méchant.

„ Ainsi nous fumes quatre qui nous échapames en peu de tems. Chazel, Darget, Algaroty, & moi. Il n'y avoit pas en effet moyen d'y tenir; on sçait bien qu'il faut souffrir auprès des Rois; mais Frédéric abusoit un peu trop de sa prérogative. La Société à ses loix, a moins que ce ne soit la Société des Lyons & de la Chevre; Frédéric manquoit toujours à la première de la Société de ne rien dire de desobligeant à personne: il demandoit souvent a son Chambellan Polvitz, s'il ne changeroit pas volontiers de religion



pour la quatrième fois, & il offroit de payer cent écus comptant pour sa conversion. Eh, mon Dieu, mon cher Polvitz, lui disoit-il, j'ai oublié le nom de cet homme que vous volates à la Haye en lui vendant de l'argent faux pour du fin. Aidés un peu ma mémoire, je vous prie. Il traitoit a peu près de même le pauvre d'Argens, cependant ces deux victimes restèrent; Polvitz ayant mangé tout son bien étoit obligé d'avaler des couleuvres pour vivre, il n'avoit pas d'autre pain, & d'Argens n'avoit pour tout bien dans le monde que ses lettres juives & sa femme nommée Cochen, mauvaise Comédienne de province, si laide quelle ne pouvoit rien gagner à aucun métier, quoi quelle en fit plusieurs. Pour Maupertuis qui avoit été assez mal avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles dans un païs libre, que mille dans un païs despotique; il falloit bien qu'il restât dans les fers qu'il s'étoit forgés.„

Cela est vrai. Comment expliquer cette contradiction. Un Roi poli, timide même, grand faiseur de révérences ne se

fait aucun ſcrupule d'immoler a ſa table des victimes. Il a demandé a des femmes des nouvelles de leurs batards, a parlé de leurs victoires à des Princes qui n'avoient jamais vu tirer un coup de fusil. Il y a une espèce de lacheté a accabler ceux qui ne peuvent ni ne doivent répondre.

Il paroitra ridicule de ne pas dire un mot des ouvrages de FREDERIC le grand. Comme Poëte c'est un homme de beaucoup d'esprit & ſans lui chercher querelle ſur l'harmonie & ſur la langue, il y a des idées trèt heureuses & des pensées qui ſont a lui. Comme Historien c'est un écrivain estimable qui a des vües, & parle avec une liberté que tout le monde approuve & que peu de gens osent imiter. Comme Littérateur il est agréable quoique paradoxal. Son traité de la Littérature allemande n'a d'autre défaut que d'être écrit par un allemand. Il n'aime pas la Littérature de ſon pays parce qu'elle n'est pas aimable. Son éloge de Voltaire est le plus foible de ſes ouvrages & pouvoit être le plus piquant. Il ſeroit a ſouhaiter que l'on recueillit ſes Lettres, ſes



Fragmens, & plusieurs morceaux qu'il a fait lire a fon Académie. Ce n'est pas le feul Roi qui ait eu des prétentions au bel-esprit, mais c'est le feul qui les ait eu fondées. Il faut convenir que les autres ont eu des faiseurs, & que lui a fait. Quand même il fe feroit ménagé des avis, qu'est-ce qui ne s'en ménage pas? Quand Voltaire eut été fon maitre, ce maitre lui a donné l'exemple de l'utilité des conseils. Pensonne ne fut plus caressant que FREDERIC quand il le voulut, plus adroit, plus aimable. C'est la Syrene la plus enchanteresse. Il faut fçavoir gré aux Rois même de ce qu'ils veulent prendre la peine de nous tromper. Il y a une *Conversation* entre S. Majesté & un Ministre qui la peint assez bien. Je ne fçais fi elle est traduite en françois. Des fots n'ont vu dans cette brochure qu'un Dialogue, les gens d'esprit y ont vu un Roi, un grand homme, avec fes défauts, & plus de qualités; mais la multitude ne voit rien. C'est une pauvre espèce fnr la terre que les fots; & FREDERIC a bien fait de passer fa vie a s'en mocquer.

